

möbius 162

c'est l'espace ménager

qu'en connaît,

et les mots qui le marquent



artiste en résidence

Julie Delporte est l'autrice de plusieurs romans graphiques pour adultes – *Journal* (2014), *Je vois des antennes partout* (2015), *Moi aussi je voulais l'emporter* (2017) – et d'un album jeunesse, *Je suis un raton laveur* (2013). Ses ouvrages sont diffusés internationalement et traduits en anglais par Drawn & Quarterly et Koyama Press. Titulaire d'une maîtrise en études cinématographiques de l'Université de Montréal, elle écrit de la poésie et des essais, réalise des illustrations pour divers magazines et maisons d'édition, collabore à de nombreux projets collectifs tels que *Liberté*, *Filles Missiles*, la revue *Tristesse*, dont elle est cofondatrice, ou encore *Planches*. En parallèle de la réalisation de ses livres, elle continue à publier des fanzines, donne des ateliers de création auprès de divers publics, explore les techniques d'impression (sérigraphie, risographie, gravure) et fabrique des pièces en céramique. Son dernier livre, *Moi aussi je voulais l'emporter*, publié aux éditions Pow Pow, est un essai poétique, autobiographique et féministe inspiré entre autres figures par l'artiste Tove Jansson.

écrivaine en résidence

Lucile de Pesloüan est autrice et éditrice à Montréal. C'est sous le nom de Shushanna Bikini London qu'elle a commencé à publier ses textes sous forme de fanzines en 2012. Finaliste deux fois au Prix Expozine pour ses fanzines *Les histoires de Shushanna Bikini London*, en 2012 et en 2014, elle a remporté un prix de l'Académie de la vie littéraire 2018 pour son fanzine *Ce que je sais de moi*. Ses textes sont intimes, directs, poétiques et engagés. Son manifeste féministe *Pourquoi les filles ont mal au ventre ?* illustré par Geneviève Darling, paru au Québec chez Isatis en 2017, est aussi publié en France, au Canada anglais, aux États-Unis, en Corée, en Espagne et en Amérique du Sud. Le livre a reçu le Prix Espiègle 2018 – Bibliothèques scolaires du secondaire (12 à 17 ans), a fait partie de la liste préliminaire du Prix des libraires du Québec, a été finaliste au Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal et au Prix Alvine-Bélisle. Elle a également publié *Les histoires de Shushanna Bikini London* aux Éditions Rodrigol (2018) et *J'ai mal et pourtant, ça ne se voit pas...* chez Isatis (finaliste au Prix Espiègle 2018).

La langue n'est plus domestique. Ce n'est pas une insurrection, mais une indiscipline : elle s'est lassée d'être comestible. Elle est tendre, à l'ordinaire ; rompue à force de nommer toute chose, il faut à peine la mâcher pour l'avaler.

Cette fois, elle en prend ombrage. Froissée d'être si familière et digeste, elle se hérise tout à coup. On la trouve habitable, elle veut désormais habiter à son tour.

Les mots s'ingèrent ainsi dans les faits, les farcissent ou les absorbent, les remplissent, les dissolvent. C'est un festin bruyant, aux accords étranges, parfois suspects. C'est aussi une corvée : mastiquer l'espace, irriguer les conduits, ne pas laisser de petits hasards derrière soi...

Des résidus subsistent, pourtant, la matière se consume avec empressement, mais ça reflue, parfois ça passe mal. On n'y reconnaîtra bientôt presque rien – aucun signe des choses préhensibles et des usages – qu'une langue cannibale assise sur les restes.

.

C'est l'espace ménager
qu'on connaît, et les mots qui le mangent

Möbius

N° 162

Été 2019

C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent
dirigé par Clara Dupuis-Morency et Marc-André Cholette-Héroux

Le thème est une phrase tirée de : Hervé Bouchard, *Parents et amis sont invités à y assister*, Montréal, Le Quartanier, Écho, 2019 [2006].

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada

4^e trimestre 2019

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-924781-20-3

ISBN PDF : 978-2-924781-21-0

Les propos tenus dans ces textes n'engagent que leurs auteurs.

Möbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1

revuemöbius.com

revuemöbius@gmail.com

Imprimé

Abonnements : revuemöbius@gmail.com

Diffusion pour le Canada :

Gallimard ltée

3700, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec) H2X 2V4

514 499-0072

Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :

DNM (Distribution du Nouveau-Monde)

30, rue Gay Lussac, 75005 Paris (France)

librairieduquebec.fr

33 1 43 54 50 24

Numérique

Abonnements : sodep.qc.ca et erudit.org

Distribution : sodep.qc.ca et vitrine.entrepotnumerique.com

Archives : erudit.org

liminaire

- 7 **Cette matière refluante
de la langue**
Marc-André Cholette-Hérault
et Clara Dupuis-Morency

poésie

- 13 **Bazouka**
Leslie Piché
- 33 **Suite sans titre**
Sarah-Louise Pelletier-
Morin
- 41 **Heure 00:00**
Natol Bisq

fiction

- 11 **Feu**
Charlotte Moffet
- 21 **Roses**
Daniel Bourrion
- 27 **Le point d'eau
devant la caverne**
Marie-Pier Tremblay Dextras
- 45 **Moteur en 4 temps**
Jules Marie
- 63 **Plombier en résidence**
Alice Guéricolas-Gagné
- 67 **Les mots n'ont pas la
consistance du pain noir**
Pascale Beauregard

ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination¹

- 73 **Colette**
Lucile de Pesloüan

penser la création

- 81 **Comment intégrer la lecture dans l'écriture ?
Quelles frontières entre la pratique et la théorie ?**
Paul Kawczak

lettre à un écrivain vivant

- 89 **Lettre à Alain Deneault**
Marie-Célie Agnant

1. Source : Sylvia PLATH, *Carnets intimes*, Paris, La Table ronde, 1997.

cette matière refluyente de la langue

Un jour – cela arrive-t-il vraiment comme ça, inopinément? –, la langue n'est plus, n'est plus transparente, n'est plus sage et docile, là dans le coin, comme un ficus dont on aime oublier qu'il respire, qu'il *nous* respire. Ce désordre du langage est passablement gênant, il nous empêche d'occuper l'espace dans l'insouci, il nous embête quand on voudrait parfois être en soi-même espace domestiqué. Il y a eu des signes, un relâchement dans les codes, de petites défections; cette indigestion de la langue n'est pas si soudaine. Mais plus la langue investit cette nouvelle vie, moins elle souhaite retrouver ses gonds. Celles et ceux qui habitent avec cette dévergondée, qui la mâchent et remâchent, sans pouvoir la briser complètement sous la dent, nous les avons conviés à une même noce.

Sous le signe d'Hervé Bouchard, chez qui nous avons emprunté nos présages, ce cent soixante-deuxième numéro fête la langue trop matérielle, la forme qui ne s'oublie pas. Il rassemble des textes qui cohabitent avec cette matière refluyente de la langue, qui tentent d'inventer de précaires agrégations, le temps d'un pacte périssable. Pour certain·e·s, cela a signifié penser la parole comme manque – et ce, pourtant (ou justement?), à travers une densité de l'écriture. La longue phrase de Pascale Beauregard déborde d'une parole qui, manquant à la gorge,

sort des mains, des doigts. Daniel Bourrion, dans un texte où le temps animal est mesuré à l'aune du geste humain, montre comme il faut ciseler le matériau de la langue pour s'approcher du grognement bestial. Depuis l'espace ménager rongé, dérangé par la langue, les textes de ce numéro en ont conçu la possible catastrophe. Au sein d'un aménagement trop indulgent, au ras d'un quotidien trop sage, Marie-Pier Tremblay Dextras travaille savamment l'art du renversement. C'est aussi au ras que se pose la voix solitaire, étrangement égale de Charlotte Moffet, que l'on suit, lentement, dans la nonchalance du désastre. À l'inverse, l'appréhension du sinistre chez Alice Guéricolas-Gagné se veut si affolante qu'elle s'évacue d'abord en un dégorgeement festif de la langue. Engageant une menace plus grinçante, la langue de Leslie Piché se fait protagoniste : c'est elle-même, mutine, qui lance les hostilités.

Un des désirs qui meuvent le projet *Mæbius*, ces dernières années, est de vous présenter des textes qui font de la forme textuelle une exploration instable, un façonnage où les anfractuosités, l'irrégularité, la rugosité de la langue nous rappellent à la nature imprévisible des espaces les plus apprivoisés. C'est un ravissement continu de constater que les lectrices et lecteurs nous suivent dans cette aventure. Les textes de ce numéro montrent, chacun à leur manière, que cette entreprise se poursuit souvent en tension entre une ouverture à l'inattendu et une besogne industrielle. Sarah-Louise Pelletier-Morin essaie d'articuler les temps d'une chute du langage, une méthode pour la débâcle. Natol Bisq synchronise différents rythmes, la page devient comme un faisceau de rails, où des bribes de paroles composites cadencent le glissement parallèle du temps et de l'espace. Jules Marie accélère une prose sonore

et musicale à une vitesse qui chauffe la langue, l'entraîne à plein régime pour la porter à la plénitude.

Prolongeant la réflexion amorcée dans les deux derniers numéros, nous nous sommes tournés vers Paul Kawczak pour « penser la création ». C'est dans une perspective ultimement physique qu'il envisage ici la production artistique, embrassant la métabolique bien vivante qui anime le travail de lecture comme celui d'écriture. Lucile de Pesloüan propose la troisième déclinaison de sa résidence, « ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination », avec un poème symétriquement bercé par le souvenir, caressant mais volatil, et percé par l'absence. Enfin, Marie-Célie Agnant, dans une lettre à Alain Deneault, nous rappelle au trop-plein d'une langue de colère, en posant la question philosophique du désir d'entrer en l'autre, en sa parole, son écoute.

Marc-André Cholette-Héroux

et Clara Dupuis-Morency

Membres du comité de rédaction

feu

Charlotte Moffet

J'attends toujours la visite annuelle des pompiers pour mettre des piles dans le détecteur de fumée. Je les retire dès qu'ils quittent la maison.

Les miettes continuent à brûler dans le fond du four et je préfère encore l'odeur du pain carbonisé au cri perçant de l'alarme.

De toute façon, l'incendie, s'il arrivait, m'entraînerait hors du sommeil. Je ne sortirais peut-être pas du lit, par contre.

Ce n'est pas l'attrait du péril, c'est celui du spectacle. Il me semble que la chose serait impressionnante : les oreillers en plumes et en duvet d'oie blanche, s'ouvrant en réponse à l'énergie thermique, libéreraient une infinité de petites particules flamboyantes. Une pluie de lucioles qui barbouillerait l'obscurité de la chambre, avant de la couvrir d'une nappe de poussière, de percer des trous dans les surfaces textiles.

Je serais alors forcée de retourner le matelas. Je viderais sûrement le cendrier aussi, qui déborde depuis trop longtemps déjà. Je pourrais en profiter pour faire le ménage du printemps que je repousse toujours de quelques saisons.

Un seul problème : je n'ai plus de sacs pour l'aspirateur et le balai est fatigué, perd de ses cheveux et moi également, du moins un peu. La tâche se ferait donc à quatre pattes avec un seau d'eau savonneuse et un linge. La tâche se ferait de la bonne façon, celle qui demande temps et diligence.

Le tout se déroulerait en silence, cela n'est pas négligeable. Mon souffle risquerait de soulever les débris volatiles. Je garderais ma langue dans ma bouche, car de toute façon je n'ai personne à qui parler. Les autres ont probablement peur du feu. Cela ne me dérange pas. Ce n'est pas triste. Il y a le chat, quand même.

Je ne reçois pas d'invités. Le téléphone ne sonne pas et je ne sais pas pourquoi je persiste à payer le forfait pour la ligne fixe. On n'essaie pas de me joindre et je n'essaie de joindre personne : je n'ai pas à sortir, ou seulement très occasionnellement. Le garde-manger est rempli de conserves, le congélateur, de viande, l'armoire dans le corridor, de papier hygiénique et le sous-sol, de bois de chauffage. Je suis toujours prête pour l'apocalypse.

Je continuerai à frotter des allumettes, à faire fondre des bougies pour tremper le bout de mes doigts dans la cire légèrement trop chaude, quand toutes les ampoules seront grillées.

Je resterai la seule responsable des craquements du plancher, de la menace d'embrasement.

bazouka

Leslie Piché

la langue gourmande
des petits plats dans les grands

la langue fouineuse
qui trouve le garde-manger
entre les dents

papilles lisses teint rose
parfum de vanille
elle parle frais
elle parle franc

tient sa place
dans la bouche de l'un
dans la bouche de l'autre

les dents capricieuses
du fil
de la soie
des bains de bouche
qui la noient

claquent
broient
et mordent la tendre
dès le matin

ma langue otage
ma langue serf
nous foment une guerre

prisonnière

entre mes mots

une dent de l'œuf
une dent de langue
de tortue de serpent de poussin
une dent contre nous
lui pousse

minuscule pointe de diamant
sur son tapis de velours

les incisives à selfies
éblouies par leur propre lumière
n'entendent rien

entre les planches
plaque et palettes
la langue blanche

ordurière infecte négligée

varlope devant comme derrière
bactéries sous la couche

mes gencives saignent
et tremblent les dents
qui se déchaussent

dix-sept muscles s'entraînent

avec Bazouka

le cirque de ma bouche
siffle souffle éclate fend

elle m'impose une nouvelle langue

avariée

une langue de poubelle
crasseuse et écœurante

soumise à Monsieur Net
Pepsodent et Crest
je croque ma révolte Listerine
que je broie
que je mousse
que je bois

en vain

ma langue amazone
devenue cavalière

à califourchon
sur la bienséance
des dents trop blanches

tachées de vin

ma langue se fait
vulgaire

noire chevelue de bois de chat
elle coupe son propre frein

prend de l'ampleur
tire la langue à ma langue
la langue à sa langue

grimace et crache
à la face des mots des dents des racines

grecques et latines

des mandibules aux maxillaires
la bouche entière
brûlée

s'étend sa guerre

de l'anus à la glotte
elle corrompt
jusqu'au sang
l'estomac se tasse
vomit et conteste
le diaphragme
hoquette

manifeste de Tourette
en colère

la gueule béante
ouverte et délabrée
je bouffe de l'insecte

des croûtes plein les lèvres

l'abomination
sort de l'ombre
lente
comme une apparition

un clou
un beau clou

pour l'immobiliser

je l'entends m'entendre
jusqu'au cœur du biotope
elle écoute l'autre cerveau
et son beau ballot de viscères

9 centimètres en parfait contrôle
légendaire

elle m'avale
en gargouillis
de bave et de gorge

m'étouffe d'immondices
de sons gutturaux
atroces et sauvages

mastication déglutition
phonation et goût

je ne me souviens plus

je ne me souviens plus
de ma langue historienne ancestrale

de ma langue
maternelle
distincte
et distinguée

je ne me souviens
que de cette langue

dans le vinaigre.

Roses

Daniel Bourrion

J'en compte trois d'abord et puis ils seront cinq quelques années plus tard dans l'étable que l'on n'aura pas agrandie pour autant parce qu'on ne pouvait pas, il n'y avait nulle place à moins d'ouvrir sur la droite et ça on ne pouvait pas, une histoire de bornage coupant la bâtisse basse en deux et donc il leur faudra se serrer tout contre les autres mais au début ce n'est pas grave, ils sont si minuscules, on va les chercher à la tombée du soir dans la ruelle qui est derrière la rue tranchant en deux et dans toute sa longueur le village, il faut prendre sur la gauche juste devant en contournant l'autre maison qui fait le bout de l'avancée, elle est vide maintenant depuis dix ou vingt ans ou peut-être même plus mais alors y vivait cette très vieille dame diaphane dont on voyait le soir la silhouette dans la chambre du haut lorsqu'elle refermait ses volets, elle semblait ne peser mais rien, qui descendait l'escalier du devant en serrant fort la rampe faite d'un tuyau de fer de couleur ciel lavé et c'est bien elle, la légère, qu'on emmena dans un hélicoptère un jour qu'un tétanos tenta de la tuer, elle en revint riante et vive mais la maison est vide de nos jours, on ne vit pas toujours.

Et après la ruelle monte vers pas grand-chose puisqu'elle est une impasse et sur la gauche il y a cette ferme d'où provenait aussi le lait, cette fois on vient pour autre chose, il faut passer les vaches, leur lourde odeur chaude, le bruit qu'elles font à mâcher et à chier, cela bruisse de toutes parts, leurs sabots lourds écrasent la paille propre qu'elles souilleront rapidement et la sorte de caniveau prévu pour recueillir l'essentiel de leurs déjections et qu'il fallait dégager au balai de chantier n'y fera pas grand-chose, lorsqu'on longe leurs masses leurs queues viennent parfois vous fouetter si l'on passe trop près, on apprend vite à rester large, elles font juste sur la droite deux longs alignements de culs, de ruminements, et en plein milieu il y a un passage qu'on prendra par la suite séparé des grosses bêtes par deux murets gris sales aux sommets arrondis, à gauche je me souviens de la cuve en inox où arrivait le lait et c'est dedans directement que la fermière plongeait sa louche longue pour emplir nos bidons mais ce n'est pas l'histoire cette fois, on va donc sur la droite pour pousser une porte qui résiste parfois, derrière cela remue de part et d'autre sitôt qu'on entre tous derrière notre hôte dont je ne vois que la moustache dans l'épaisseur maintenant tombée du temps et à dire ça j'ai un doute, s'il y avait moustache, il y a quatre stalles peut-être avec la porte et les barres verticales et l'auge et ça s'agite de plus en plus avec force grognements, ce serait une panique ou juste la faim on ne saura jamais, il leur manque la parole.

La mère n'est jamais là, elle tuerait tout le monde sans coup férir si l'on venait à s'approcher en sa présence alors elle est ailleurs, sans doute dehors, ce sont de grosses silhouettes roses qu'on voit au loin vaquer avec leurs mamelles innombrables lorsque l'on quitte le village en

direction de M** qui traînent sous les arbres ou bien s'y grattent le dos, tout bouge du tronc à la plus haute des branches, il n'y a jamais de fruits cueillis par là, ils n'ont pas le temps de mûrir, elles ont eu tellement de portées qu'elles ne s'en souviennent sans doute plus mais il reste l'instinct de défendre ses petits, je me demande encore maintenant comment procédait le paysan pour les éloigner des derniers-nés sitôt qu'il pouvait les sevrer, j'imagine un jeu de portes, de chicanes, une sorte de piège maléfique sans doute, cela pouvait marcher, c'est la seule solution parce que de force, cela semble impossible, il y a au moins 200 kilos de viande sur ces mères-là et engragées, personne n'y peut rien, je sais ce que leurs mâchoires peuvent faire et maintenant dans la stalle de paille propre jonchée on voit deux ou trois porcelets vifs comme l'éclair poussant leurs petits éternuements qu'on dirait interrogatifs, ils cherchent ce que nous sommes dans le paysage soudain venus et certainement ne connaissent pas nos odeurs, notre hôte a pris en passant sur le mur quelques sacs vides de jute et de la ficelle jaune et forte, il sait ce qu'il faut faire, nous le laisserons faire, il entre dans l'arène avec son habitude ancienne pour unique protection.

C'est pile l'instant où tout commence, une sarabande folle, les deux trois porcelets soudain fusent de toutes parts dans le carré où nul ne périra ce soir et l'homme de les pousser doucement vers les recoins, il joue du calme feint qu'il porte tel un déguisement, il sait qu'il a le temps et prend celui qu'il faut, les cochons sont cardiaques, ses pas sont lents qui vont finir par endormir la méfiance des bêtes, leur immense curiosité prend le dessus sur leur instinct, les grognements redescendent la gamme et les groins viennent à la rencontre des bottes vertes, l'homme

a mine de rien isolé l'un, nous retenons nos souffles, il se penche d'un éclair et attrape une queue ou bien une patte arrière, le porcelet est pris, ses cris partent en aigus mais il est bien trop tard, la suite c'est le soulever un peu pour qu'il s'enfourne dans le sac grand ouvert qu'on tend et puis poser le tout au sol doucement avant de fermer la ficelle, le noir dedans arrête les cris, au sol la jute est vivante lentement remuant à mesure que dedans la petite chose rose explore ce qui n'est plus que piège, on fera de même pour les autres et puis finalement c'est deux ou trois sacs noués vivants à charger en brouette, on imagine l'honneur de celui qui peut pousser cela jusque dedans la rue et puis vers la maison, toujours l'un d'eux lâche sa crotte et le cortège dans le soir venu s'en va dans une odeur musquée, des reniflements, on ne sait plus, des hommes ou bien des porcs, qui sent ainsi si fort.

Les mois qui passent ensuite les font devenir gros et gras quand roses ils demeurent, propres toujours malgré ce que prétend l'insulte, soigneux pour peu qu'on prenne le plus grand soin de leur espace, qu'on débarrasse chaque semaine ce qu'ils laissent d'eux, de leur sanie, dans toujours le même recoin, c'est cela aussi qui montre cette forme d'intelligence qu'ils ont, et chaque samedi c'est la corvée qu'on tente d'éviter mais cela ne fonctionne jamais, aucune stratégie n'est efficace, il y a toujours ce moment, quand on pensait que le père avait oublié, où il nous disait de ne pas traîner à aller les nettoyer, et cela sur le ton indiquant qu'il n'y avait rien à dire, seulement à faire : passer les grandes bottes grises, récupérer la brouette dans l'appentis, grimper dedans l'enclos en ayant pris la précaution de poser à portée de main une fourche et le balai aux poils synthétiques durs et rouges, repousser les

groins curieux, entasser la paille à présent souillée juste derrière la porte, balayer toute la surface, repasser les barreaux horizontaux dessus l'auge pour ressortir, soulever le verrou, ouvrir la porte, bloquer le passage avec la brouette poussée tout contre, transférer le fumier de l'enclos à cette dernière, balayer encore, laver d'un coup de jet le béton devenu nu, le tout en surveillant les grosses bêtes toujours à la recherche d'un interstice assez large du moins pour les laisser passer, entre la brouette et le pilier de la porte cela pouvait suffire mais l'on était très vigilant, parfois quand même le cou était déjà presque engagé, un coup de balai sur le groin remettrait les choses en ordre, quand tout était fini on se glissait pour reculer le tas haut comme ça sur la brouette monté, il fallait juste attendre que sèche le sol pour disposer une paille sèche, en attendant tout au fond du jardin on déposait le tas humide sur le fumier long de dix pas, dans l'air glacé cela fumait et fume encore parfois, mais c'est seulement un souvenir.

Finalement c'est la fin quand ils sont devenus si énormes que leurs gueules adultes peuvent vous broyer le bras d'un seul mouvement, on devient méfiants jusqu'au matin d'hiver où arrive le temps d'en finir, le boucher sonne en bas, dessous son bras est enroulé un tablier plastique blanc lui servant de besace et qu'il déplie riant sur le recoin de fenêtre derrière où une zone pavée finalement après avoir été longtemps de boue fera une belle aire de travail, dedans sur le blanc encore propre s'étalent ses couteaux et une sorte de tube métallique qu'on sent vaguement menaçant, c'est un pistolet d'abattage, au cul on glisse une cartouche, de sa tête sortira à l'appui une tige qui viendra pile dans le cerveau de l'animal tout arrêter, le café et la gnôle démarrent la journée, le boucher entre dans

la stalle, il faut refaire le coup du piège jadis joué quand ils étaient petits mais cette fois au lieu d'un sac c'est une corde, un nœud coulant prévu pour venir dans la gueule, une fois la bête ferrée tout va très vite, à la patte arrière on passe un second lien et puis dehors on la tire fortement, les oreilles peuvent servir aussi, ses congénères parfois tentent de mordre, on referme la porte, la victime est dehors, les gestes sont sûrs de celui qui la tue, le tube sur la tête, la détonation brève, ce raidissement si net et la bête qui s'effondre, ensuite c'est très sanglant puisqu'il faut la saigner dans l'air froid comme jamais, la suite je vais taire qu'il faut s'imaginer dans la répétition qu'elle est des gestes venus de loin, je me souviens très bien, dans tel tableau flamand, un Brueghel peut-être, dans un petit recoin, la bête suspendue ouverte écartelée que le peintre a posée, j'ai vu la même chose et c'était dans mon temps une fenêtre ouverte sur toute l'éternité, il monte du sol sali de sangs et de sanies où tous nous piétons l'haleine de la mort, celle de la vie, des roses il n'y a plus rien, on en mangera bientôt les meilleurs morceaux, derrière sur un toit attendent des corbeaux.

le point d'eau devant la caverne

Marie-Pier Tremblay Dextras

La boisson avait une saveur qui rappelait vaguement celle de l'orange. Le pétillant était agréable. Ne pas penser au sucre. Ne pas penser au sucre. Elle en buvait une petite gorgée tous les jours, pour étirer le plaisir et pour se récompenser de laver la vaisselle, mais comme le pétillant, la satisfaction de cette récompense était chaque jour un peu plus fade. La bouteille ne lui appartenait même pas. Elle appartenait à une petite fille qui l'avait oubliée dans le réfrigérateur et qui ne viendrait pas la chercher; une petite sœur qui, constatant sur la route qu'elle n'avait plus sa bouteille d'orangeade, en demanderait une autre et l'obtiendrait. C'était une bouteille qui avait été laissée là par inadvertance, comme dans le tabernacle d'un autel voué aux dieux de l'hospitalité, de l'abondance et de l'ingratitude, à côté d'un sachet ouvert d'épices pour nasi goreng indonésien, d'olives Kalamata, d'une barre de margarine, d'un pot de confiture à la rhubarbe, d'une moitié de pain moisi qu'elle gardait pour le vermicompost et d'une bouteille à moitié pleine de Wallaroo Trail oubliée par une

autre sœur, plus vieille celle-là, mais qui serait bue au même rythme que celle de la première.

Cet appartement était comme elle l'avait voulu : un point d'eau pour la famille et les amis pendant leurs voyages. Les gens s'y arrêtaient une nuit, quelques jours, elle leur prêtait une clé, ils étaient libres d'aller et de venir à leur guise, ils rendaient la clé pour les prochains visiteurs. Ce faisant, les petits objets, les petits oublis s'accumulaient dans les armoires, sur les commodes et le comptoir, et témoignaient du passage de tout un chacun. Un thermos en forme d'objectif d'appareil-photo, un autre avec un dessin de paon, un collier avec une perle de verre en pendentif, de la pâte à dent au melon d'eau, deux mèches de perceuse. Les visiteurs réguliers pouvaient aussi laisser une brosse à dents. Elle serait rangée dans le tiroir dans un sac en plastique transparent identifié, même si elle ne devait servir qu'une seule fois, comme ce fut le cas pour celle de la petite sœur qui avait aussi oublié sa liqueur à l'orange. Elle laissait les objets là où leur propriétaire les avait oubliés, exposés dans les pièces, de sorte que peu importe où se posait le regard, il y avait toujours quelqu'un à chérir.

En surveillant le bruit de la laveuse qui se permettait parfois de cogner très fort quand sa charge était débalancée, elle passait un balai sommaire sur les surfaces visibles du plancher, histoire de ramasser l'excédent de sable, de poussière et de poils de chat. Elle marchait en babouches depuis qu'elle avait vécu dans un appartement où les cloportes sortaient d'entre les craques du plancher flottant mal posé. L'habitude était restée, même dans cet appartement relativement luxueux, certainement trop cher, qu'elle gardait pour le simple plaisir de pouvoir y accueillir des gens. Pourtant, elle aimait être nu-pieds, pour danser

ou sur la plage. Il était cependant plus important d'avoir les pieds et le plancher propres, c'est pourquoi elle passerait un balai plus méticuleux quand elle aurait plus de temps. Les visiteurs pouvaient arriver d'un moment à l'autre.

Elle avait fait sa meilleure soupe, mais personne n'en voulait. Ses invités improvisés préféraient aller au Subway du coin. Elle ne disait rien sauf dommage, pour elle-même, car elle aimait faire à manger pour plusieurs et sa soupe était vraiment bonne, alors elle aurait aimé partager. Elle aurait aussi aimé qu'on l'avertisse avant de venir chez elle, même si sa porte était toujours ouverte et même si c'était moins pire que les fois où on lui disait qu'on venait et que, finalement, on ne venait pas, sans avertir. Parce qu'elle sortait de chez elle parfois, mais pas si quelqu'un était supposé arriver en soirée. Elle ne savait plus trop qui de sa famille avait sa clé, elle ne quittait donc plus trop son repère au cas où quelqu'un passerait comme ce soir-là.

Quand elle attendait les gens qui ne venaient pas, elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer les pires scénarios. Les accidents de voiture, les cadavres grotesques, les parents et amis qui préfèrent se rassembler sans elle. Son quotidien était ponctué de visualisations intrusives; de la forme des narines des gens, elle voyait leur crâne, cherchait des ressemblances phénotypiques. Elle les voyait aussi nus, dans l'autobus surtout. Une fois passés l'étonnement, puis la crainte de découvrir en sa propre personne une curiosité morbide d'une telle ampleur, restait le désarroi. Pourquoi? Tout simplement pourquoi ces projections, sans cesse, ces réflexions inusitées, ce besoin d'arracher la gale séchée, d'appuyer sur les bleus, de grignoter le reculon? Pourquoi personne ne lui avait-il écrit depuis trois jours?

Pourquoi ce besoin de s'excuser de prendre une place dans sa propre maison? De s'asseoir sur une chaise où il n'y a personne? Pourquoi se justifier d'avoir des besoins et des envies? Ou encore éviter le regard en feignant d'être occupée à faire le ménage? Elle sentait que sa présence dérangeait, qu'elle serait tolérée davantage si elle était toute petite, tassée dans un coin, utile à quelque chose. Ne jamais contredire, les gens parlent sans savoir, ce n'est pas grave, se disait-elle, il faut les laisser occuper ton espace. Se faire apprécier n'est pourtant pas si difficile, il suffit de ne pas essayer d'avoir raison, il suffit de ne rien déplacer, que tout soit à sa place et que tout soit propre.

Et cette douleur à son pectoral droit, comme une contusion au muscle après un coup, une raideur après un entraînement, mais qui persiste. Apparue soudainement sans raison il y a quinze minutes, jeudi dernier ou il y a trois mois, douleur écrasante, compression thoracique qui fait pencher d'un bord, chercher une nouvelle façon de se lever du lit, cette sensation dérangeante de déchirure lorsqu'on tousse, ou lorsqu'on inspire vigoureusement entre les dents, que l'on palpe sous le sein avec l'éminence thénar dans l'espoir vain qu'appuyer dessus la calmera. De cette plaie sous-jacente mais évasive, qui se laisse oublier dans les moments inactifs du jour pour redoubler à l'heure d'un repos bien mérité, irradie dans les organes et les articulations environnantes, comme le cou qui coince, l'angoisse sourde d'un mal inconnu. Et ce pincement continu l'avertit qu'elle n'ira pas chercher le panier de légumes comme prévu.

Quelque chose ne fonctionne pas. En fait, cette chose ne fonctionne plus et elle découvre avec stupeur que cette chose existe simplement parce qu'elle ne passe plus ina-

perçue au moment où elle cesse de fonctionner. À partir de ce point profond, difficilement accessible, tout le corps se met à ralentir, à rechigner devant les tâches et comme il est long de laver la vaisselle d'une semaine de sept personnes quand on peine à lever le bras droit, puis le torse tout entier et enfin la tête du sol. Et pourtant, il le faut. Personne d'autre ne le fera. C'est chez toi ici. Merci de nous accueillir chez toi. Une maison propre est un signe de bonne santé. Tu n'as pas honte de vivre dans une pareille soue à cochons? disent à répétition les voix qui tournent autour d'elle. Quelqu'un finira bien par passer pour vrai pour l'aider à se relever et chasser les voix. Alors elle attend. Elle se met à chorégraphier une ode au moindre effort, chaque mouvement le plus petit possible, pour éviter le retentissement électrique, la peur de la douleur jamais apprivoisée, le spasme d'une mauvaise nouvelle. Pitié, que plus rien ne bouge. Le chat, qui miaule chaque matin jusqu'à ce qu'elle se lève pour lui donner ses croquettes, qu'il miaule à l'infini, qu'il lui mange le visage ou ses vomissures, elle ne bougera plus.

suite sans titre

Sarah-Louise Pelletier-Morin

I. Articuler : désapprentissage

La concurrence de la lumière, des lucioles, de l'amour contre le désir, de la parole contre le corps. Tout ce que taire tue. Tout ce que dire ruse, une question de rythme et d'intonation.

Il n'y a pas d'être parlant, que des bouches béantes privées du cri.

La chute du langage, je veux la dévaler.

L'horizon du langage est constitué de divisions. Il n'y a jamais eu de communication. La parole est un mensonge raconté aux enfants.

J'ai arrêté de compter le nombre d'artifices, d'autels, de requiem, quand la fête s'est tue pour laisser place à la prière. Prier n'est ni un régime ni un type de narration, mais un trou dans l'atmosphère laissé vacant pour un destinataire.

Désormais, et pour la première fois, nous pouvons nous adresser à quelqu'un.

Enfin, nous savons pour quel visage insister sur telle syllabe, pour quel nom nous devons boire aux heures, pour quel signe nous ferons don de nos chairs.

Nous sommes prêts.

Il est venu le temps de désapprendre. Nous avons atteint un moment dans l'existence où le savoir est devenu un membre engourdi qui n'entre plus dans aucun paradigme. Il est venu le temps de déterrer ce qui précède le manque. Il faut maintenant creuser jusqu'à la haine, refuser les séjours, supprimer les seuils, abolir les sections de l'espace pour habiter, *habiter vraiment*.

II. *Désarticuler : méthode*

Au croisement, tu prendras la mauvaise direction. Tu incarneras le Grand Refus. Tu choisiras le déséquilibre. Prends le temps de respirer l'odeur de la ville : elle ne te quittera pas. N'oublie pas, surtout, n'oublie pas de remercier les os qui te supportent sans réclamer l'usure.

Quand tu arriveras à l'Ouest, disserte sur la crainte, décris les formes de la vie, oublie le sein des mères, le bleu du métro. Vois, aux côtés des chiens, l'habitude de la laideur, l'absence de la musique. La figure du monde est une joue qui ne guérit pas.

Sois lyrique, déplore jusqu'à ta main avalée, surtout : ne cherche pas la suture. L'obsession te gardera mobile. Laisse-toi traverser par le désastre. Que l'oubli te préserve.

Mets ta langue sur les rivières qui t'ont mis au monde. N'es-père aucune suspension, le temps n'a pas de structure psychique. Souviens-toi : l'espace est une souffrance. Valide l'absence du paysage nu, l'étendue grise. Ne regarde plus ton reflet, ton regard ne s'y trouve pas. Arrête-toi avant la fatigue, le besoin, la fatigue. Deviens eau parmi les eaux.

Il te faudra des litanies aussi longues qu'un corps de femme. Aucun ciel ne te donnera raison de poursuivre. Il est préférable de s'habituer tôt à l'absence de la magie. Au moment du rite, choisis une catastrophe, ou mieux : un désastre. La putréfaction ne te fera plus jamais peur. Le fléau est un spectacle qui s'organise.

En cela, on peut dire que l'être parlant a tout orchestré.

III. *Habiter*

Je suis en toi comme on apprend à marcher. Ma vie loge dans cette paupière. *Danse*. Regarde-moi te regarder ; nous formons une entité nouvelle.

heure 00:00

Natol Bisq

<i>deux mots</i>	[s'accouplent là où ils tombent]	24-12 – Paris
<i>figures floues</i>	[qui ne disent rien de leur bouche ou alors seulement pour parler trop fort]	25-12 – Paris
<i>mais on</i>	[ne peut faire le tri dans l'air qu'on respire]	26-12 – Paris
<i>ce vieux</i>	[réflexe masculin qui est celui de défendre]	27-12 – Paris
<i>mais dis-</i>	[moi, quelle langue parlons-nous au juste ?]	28-12 – Bruxelles
<i>lancer une</i>	[pierre et ne jamais l'entendre tomber, n'est-ce pas là le pire de nos cauchemars ?]	29-12 – Bruxelles
<i>le problème</i>	[des dimanches, c'est qu'ils ne tombent jamais en début de semaine]	30-12 – Bruxelles
<i>il paraît</i>	[qu'il y a une île quelque part. On l'appelle l'île aux pensées naufragées]	31-12 – Bruxelles

<i>bonne année !</i>	[qu'ils hurlent. Eussent-ils seulement à convaincre les étoiles]	01-01 – Bruxelles
<i>quand hier</i>	[on parlait d'aujourd'hui]	02-01 – Bruxelles
	[mais qui es-tu pour te taire de la sorte?]	03-01 – Bruxelles
<i>en Europe</i>	[on habite des maisons construites par des morts]	04-01 – Lille
<i>qui donc</i>	[y a cru un jour, à l'Enfer après la mort?]	05-01 – Lille
<i>l'ivresse</i>	[partagée quand deux corps se découvrent gigognes]	06-01 – Paris
<i>l'amour.</i>	[Mais pourquoi ce mot idiot me vient-il à l'esprit?]	07-01 – Paris
<i>il y</i>	[a tant de jupes qui saignent en ville]	08-01 – Paris
<i>le soleil</i>	[rouge: de pudeur quand il se lève et de honte quand il se couche]	09-01 – Lyon
<i>il paraît</i>	[que toute sève peut donner un copal]	10-01 – Lyon
<i>quel drôle</i>	[d'animal qu'est l'espoir en hiver]	11-01 – Saint-Étienne
<i>le cœur</i>	[de l'hiver est chaud]	12-01 – Saint-Étienne

<i>le confort :</i>	[ennemi public n° 1]	13-01 – Saint-Étienne
<i>décidément, l'or</i>	[ne va qu'aux Noirs]	14-01 – Saint-Étienne
<i>au fond</i>	[les muets comme les bavards, tout le monde ne souhaite qu'une chose et c'est de se faire comprendre sans devoir dire]	15-01 – Saint-Étienne
<i>mais jusqu'</i>	[où est-on coupable de ses affinités?]	16-01 – Saint-Étienne
<i>ça fait</i>	[longtemps que je ne me soucie guère plus des homards de son espèce]	17-01 – Grenoble
<i>nyctalope, je</i>	[suis nyctalope et j'aime ce mot]	18-01 – Grenoble
<i>se voir</i>	[une dernière fois, comme le font durant quelques instants deux inconnus que la vie cueille sur différents quais]	19-01 – Aoste
<i>rien de</i>	[plus tendre que de trouver deux hommes émus]	20-01 – Turin
<i>la guerre</i>	[c'est tout qui foire avec une effroyable efficacité]	21-01 – Turin
<i>le monde</i>	[n'est-il pas finalement cela : la chute perpétuelle du futur antérieur]	22-01 – Turin

<i>qu'elle</i>	[est belle, l'éternité à la vie brève !]	23-01 – Turin
<i>vous savez,</i>	[la terre ne cesse de s'aplatir depuis qu'elle est ronde]	24-01 – Gênes
<i>t'es belle</i>	[tu sais, quand tu roules des yeux]	25-01 – Gênes
<i>la piazza</i>	[<i>del Inverno</i> . C'est comme ça que s'appellent toutes les places d'Italie qui crouissent sous un ciel trop gris]	26-01 – Bologne
<i>Istanbul, car</i>	[c'est une ville à reprendre]	27-01 – Bologne
<i>oui mais</i>	[le sort ne tend jamais la main sans cacher l'autre derrière son dos]	28-01 – Bruxelles
<i>la vraie</i>	[question est là : les dieux croient-ils aux dieux ?]	29-01 – Bruxelles
<i>m'envole</i>	[pour Istanbul, je m'en vais comme jadis les orientalistes : le cœur gros, la poitrine au ciel, les yeux au-delà de l'horizon et cette imbécile certitude de quitter la terre pour une nouvelle planète, vivable celle-là]	30-01 – Bruxelles
<i>J'invente.</i>	[C'est plus crédible]	31-01 – Istanbul

moteur en 4 temps

Jules Marie

**moteur en 4 temps
pour pièce-poème
montée de même**

où
la bande
à magnétisme
s'expose
le contenu
faillible
un dithyrambe
de soirée amorcée
en fusée blanche,
direction
pas la lune
pantoute

[...]
entraînée par les pneus d'hiver
et son aileron se sifflant la nuit
par-delà les champs enneigés qui
la contextualisent, l'immaculée
limousine s'enfume à perdition
avec ses cosmonautes qui remer-
cient la grâce du poste-pilote
décollé du comptoir-bar d'à côté
un peu plus tôt pour satisfaire leur
besoin criant de se déplacer sans
perdre une goutte ;

[...]
au commencement: une simpli-
cité successive d'allô-oui / Mario-
limo / j'cale, j'arrive/ (aux autres
qui écoutent le tympan embarqué
sur le sonore):

y arrive !

s'y retrouvent
 en chœur
 Tite-voiture, fils
 Didi la mère
 Twin-un
 Twin-deux chef
 Là-là sa blonde
 Gyogyou en muse
 P sa musique
 le Narrateur
 Mario conducteur
 Lucie copilote
 et leurs autres
 invisibles
 criards

dans la suite : la fusée garée dépasse de l'espace gravier du 35 Lartigue pas suffisamment long pour accueillir l'expérience dans sa totalité de queue d'engin. On s'immisce en désordre de gars, blondes, chums, filles, l'embarcation fait bam bam en hurlements jet-set et le poste-pilote cumule les petits profits rouges et verts. Tout sourire, il dicte de ses couleurs ravies les réglementations maison, locales et sans respect pour les griffonneux de lois en bureau officiel : « Vos consommations cachez-les pas. Icitte c'est y a pas de limite sur l'usage à part de la vapote que j'suis pas capable de respirer, pis personne en avant, c'est pour Lucie le siège, faut j'passe chercher Lucie, ma blonde, à côté, chez nous, c'est là qu'a l'habite Lucie. »

*Pas de stress, enweille,
 ben oué, let's go, Mario !*

Décollage tout en flammes.

La fusée blanche quitte l'orbite du villageois et Là-là s'exclame à son Twin-deux qu'assis à zyeuter le dehors – teinte opaque sur champs tachetés –, ça fait ouf.

— Quoi ?

à s'éventer la neige
en boom cardiaque
pour que le
contexte
s'oublie

— Ça fait ouf.

Mais personne ne voit le « ouf ». Personne n'entend le « ouf ». Dans la bande à Twin-deux, personne ne capte les sons en dessous de ceux crachés pour frôler plafonds et cieux : parler fort, faire du ouf en majuscules de cris à se tordre le rire ;

[...]

stop : Lucie-je-porte-un-manteau-léopard dépose sa chaussure talon sur le tapis de son siège réservé et ça fait wow en silence d'exception par-delà le verre-foncé-vitre rétractée. Dans le vide de sons baveux, le fixe de la foule s'arrête en pause sur la fumante de Lucie entre ses deux longs doigts tombants dans l'attente d'une salutation tigresse, mais l'opaque vitrée lève la séparation et la jeunesse se retourne en elle-même sans oser braver l'intimité Lucie + Mario. On laisse – des deux côtés – les habitudes jouissives suivre leur cours et l'instinct du poste-conducteur en mode automatique démarre ;

Enweille, ben oué, let's go Mario !

« d'où c'qu'on est
 décollé faut j'aille là
 la changer m'en
 reste plein d'autres
 à maison »
 – rires découlant

Twin-un saute à pieds joints dans les mots du frère qui voudrait monopoliser la parole à rire. À deux, les souvenirs de dérapes gagnent toutefois en chorale et réalisent le magique de l'ami non-véhicule dénommé Tite-voiture projeté en arrière, en bas de la clôture deuxième étage d'une terrasse en souvenir réanimé. La bière sauvée et la gorge en haha au bout du corps mou qui « lui a sauvé le dos d'une paraplégie » : les dires du médecin bien vêtu et vite descendu pour s'occuper du miraculé de la poussette ;

[...]

le cuir-cuivre en banquette laisse les cosmonautes sans retenue du mouvement, de la gorgée et du débouchonnage auquel s'adonne Gyogyou dont le front réceptionne le liège agité jusqu'à en perdre la sécheresse des habits moussés. « Ma blonde », que P lance en précision au poste-conducteur abaissant la vitre protège-sexe pour accuser la raison du grabuge. L'autorité grogne, hoche la tête en ne regardant de Gyou que le trempé et ses ramifications d'excuses et surprend le Twin-deux en plein

dans la plus
 petite
 petite merveille
 du monde
 des rescapés
 de la tôle
 en solde
 et faux-semblants
 la télévision morte
 les carafes
 asphyxiées
 par la soif
 d'un autre soir
 ce qui
 n'altère
 rien
 la foule
 respecte son décor

respire de vapote : les roues jouent
 du frein en zigzag et l'accusé sauve
 sa vie de soirée en baissant sa vitre
 pour agencer l'engin électronique à
 la congélation du dehors. Un franc
 lancé. Tout est beau;

[...]

sniff, sniff; vroom, vroom;
gloup, gloup; hiha, ha;

[...]

le poste-conducteur tourniquette
 au gré des lubies intoxiquées du
 Narrateur et de ses personnalités-
 marionnettes de mots. Ils existent
 de chair à canon et de poudre explo-
 sive dans l'oisiveté à bout de souffle
 du début de la soirée en s'enfilant
 rangs et montées jusqu'à l'atteinte
 de la destination-foyer du souper
 sous le sourire costume ça-va-bien-
 se-passer-ils-ont-grandir de Didi –
 maman-hip. Elle repère d'instinct la
 monture blanche qu'ailleurs qu'ici
 personne n'aurait pu penser louer
 sans souci aucun de renverser tout.
 Elle appréhende la conversation du
 fils, le rebaptisé Tite-voiture, en
 armure d'amis à double tranchant
 tout en constatant, soulagée, l'arri-
 vée des blondes fusées – Gyogyou
 et Là-là – pour l'aide au ragoût,

dans le long
pégase à gaz
le prince
le fils prodigue
s'en revient
au pays du maternel

aux sides et à la vaisselle d'après le
merci-miam-masculin ;

[...]

Didi sait le fils et ses autres en
amour total depuis l'à-jamais. La
traverse du mal au coude à coude et
les mémoires entrefilées, palpables
en réchaud d'existence, oui, mais en
alternance ravage pour le fils: fins
de soirée coups de poing, mémoire
trouée, emplois en va-et-vient et
l'horizon en dépendance stagnante
que les proches regardent de loin
avec écœurement, mais provoquent
de près pour rallumer la flamme ;

[...]

du balcon en bois sous neige, les
années-consommation homogénéi-
sent les têtes garçonnnes en évidence
d'yeux écarlates et dont l'intronisa-
tion au foyer passe par l'allez-y les
filles, avant nous ma gang de sou-
rires à deux becs: «Salut Didi, ça
fait longtemps.» «Ah mes belles
filles, si vous saviez ma joie.» La
porte maintient l'ouverture et la
suite d'invités rentre en motton de
fête sans plus se protéger l'allure
avec, à sa suite, Tite-voiture qui
rentre le dernier dans une hâte à
l'amour amplifié: «Ça fait ben trop
longtemps, viens icitte ma p'tite

les choses changent
la maison à vendre
on lui fera honneur
et attention promis
comme cette fois
d'il y a dix ans déjà
crisse de débauche

en automne
maman à tout faire
elle chasse
l'original
de broussaille
le rapporte
au congèl'
des temps
plus simple

mère que j't'embrasse, crisse que je
t'aime » ;

[...]

maman « hip » de vieille renom-
mée, Didi se préfère aujourd'hui le
maternel tout court, elle qui s'est
jadis attribué le titre condamné
à force d'autorisation « oui » aux
nuits festives. Ses portes alors
ouvertes invitaient à célébrer
ensemble, jointes main dans la
main, les jeunesses alors présentes
de Lui-l'adolescent et celles de ses
comparses, mais, surtout, celle
encore vigoureuse d'Elle-la-mère
instigatrice de ces pièces montées
en grands soirs et aussi respon-
sable de l'amorcée perdition de sa
progéniture ;

[...]

le souper retrouvailles en
impromptu, Didi, résignée,
demande des forces pour sortir
la viande du sous-sol, ce que
Twin-deux relaie en ordre per-
sonnel et feintise de bienveillance
publique à son frère irrité qui
l'agit néanmoins. En route-limo,
on n'a pas songé de pause gorgée
pour fournir le souper en ingréd-
ients, elles doivent donc cuisi-
ner les restes du frigo en légumes

et autres sur fond de joute cache-cache et vacarme de cette foule trop contente de se retrouver en aises dans la maison du temps des fêtes où, comme Didi hier, on se prouve l'âge stagnant et la mortalité impossible en des expériences qui la frôlent pourtant parfois aux grands sus et vus de l'hôte du moment qui à force de crier « non » est devenue fantôme ou presque; on évite sciemment ses reproches et réussit à l'aimer comme hier, alors qu'elle brandissait le oui en urgence de vivre, ho ho ho;

[...]

avant de manger, Gyougyou exige de son hôte la position chaise, *c'est correct je m'en occupe, t'as déjà assez aidé de même, c'est chez vous quand même faudrait pas exagérer*, et le reste du chœur grave s'en mêle en scandant sa compassion avenante: *tu vas quand même pas nous servir ta propre viande, heye voyons la Didi, reste assise, Gyou dit qu'a s'en charge!* Et Là-là – « bonté de cœur ma blonde », s'écrit Twin-deux – se rajoute à l'équipe déambulatoire – *on mangera debout c'est correct* – ce qui rend le service général à tous: *ah on n'en demandait pas tant, c'est*

« ouin les gars ça fait
pas grand-vaisselle
à soir ici d'dans... »
– un narrateur
pas fier fier
de lui non plus

pas mal fin les filles !;

[...]

pour se manifester le merci, P débourse sa part de séjour en un tour de guitare et chants qui fait presque oublier sa temporalité à Didi: microconcert de compositions cent fois entendues, mais cent fois louangées parce que ça les met – la foule et leurs histoires vécues-vraies – en art sublime. On chante en fausse par-dessus l'interprète et Twin-un joue du coude pour s'approprier le couplet traditionnel du fraternel;

[...]

sur place: parce que la camaraderie bat son plein et que le vrai moteur de la soirée se cache ailleurs – Twin-un: «on y perce le sein!» – Twin-deux: «enweille percez-moi le sein!» – le reste: «ben heye! on y perce le sein!» – et ainsi de suite;

[...]

t'aurais dû voir ça, mon Twin-un qui marchait en rond avec d'la glace qui lui serrait le sein en sandwich pendant que Tite-voiture se garrochait d'un bord pis de l'autre d'la piaule parce que sa mère voulait pas lui dire y était où son kit de couture.

Mais on l'a faite pareil, man: une tite gorgée de fort pour lui, une autre pour son tits pis hop, j'lui ai passé toute croche hahaha on a même mis un fil à coudre en arrière pour je sais pas quelle raison dans le fond pis quand l'aiguille a passé bord en bord ben Tite-voiture a choppé le fil en lui faisant une belle boucle vite vite ben tight autour du p'tit nipple en pepperoni;

[...]

dans l'ailleurs de son passé Tite-voiture traverse la ville en non-manteau désabusé de la saison et de la nuit qui le recouvrent de gel en lui faisant ce profil de museau à la manche et de bouteille volée. Terminera sa soirée en chest combines à boiter de la gueule au smoked meat du coin, mais Noël s'en vient, comme ceux qui le portent depuis tant d'années à bout de vingt-quatre au cœur pour ponctuer d'allégresse cette vie qui, au présent, fait s'installer Didi-maman-hip en opposition croisées les jambes au sol en face du fils au pied du frigo un temps libéré de ses amis pare-balles. « Faut que je te parle bébé-loup, je m'inquiète pour ta santé », mais rien à faire, il répond « non,

«là, les gars
j'm'en vais me
coucher
dans cave, mais
j'aimerais pas
remonter demain
avec une cuisine
en bordel,
alright ? »
mensonges de
ben oui Didi
découlant

non, non », ignore les questions
comme un enfant en regardant
du coin de l'œil le four qui brûle
les nez. Il se lève et demande si
quelqu'un aurait pas vu l'aiguille,
mais personne n'ose franchir Didi
une autre fois quand même c'est
trop ;

[...]

*tout le monde était crampé, sauf
lui qui m'a regardé ben ben sérieux
d'ins yeux pour me dire que le nœud
y allait s'en charger pis d'y donner
le ciseau au plus criss, mais qu'en
même temps y le voulait vraiment
son piercing faque vu que j'avais de
l'expérience c'était moi qui allais lui
refaire, mais en mieux, mettons que
Didi nous aurait laissés réessayer ;*

[...]

d'à travers les communications
réseaux, on apprend le lointain
comptoir-bar plein de camarades
festifs venus chanter la tradition-
nelle nuit de Noël shooters des
dépravés pas de cadeaux, pas de
mononcle, pas de matante. Twin-
deux compose et répète allô-oui /
Mario-limo / j'cale, j'm'en reviens /
(aux autres qui écoute le tympan
embarqué sur le sonore):

« quand tu cries

de même

on dirait

papa »

– un frère en
campagne
de vengeance

y s'en r'vient !

le véhicule spatial s'en retourne donc au pays de l'isolée-maison tandis que Twin-un, prétextant son hôte endormie, accuse la voix du frère de porter trop loin dans la charpente, continue en non-chef et martèle et s'époumone d'insultes-poignards, comparaisons familiales teintées d'alcoolisme enfoncées beaucoup plus profondément dans les murs que les mots du prédécesseur. La galerie d'assistance en pourtour s'esclaffe avec violence. Toute la galerie, même la Là-là à Twin-deux, mais en plus timide qui, dans son ivresse laisse échapper une moue approximative de c'est pas tout à fait faux quand même, faisant s'écarter en rage d'orgueil pilé le principal intéressé qui préfère aller fumer sa vengeance dehors plutôt que de se faire brute avec le sang de son sang ;

[...]

les exceptions du salon se regroupent et dominent la discussion en volume animé sur les dessous du cheminement-études séparant Narrateur, P, Gyou du reste de l'entourage originel. Pas

*chère Diane,
merci pour
le souper
la maison
ta chaleur,
– toute la gang*

tout à fait en trahison des tendances géolocalisées, la distance ainsi réifiée cristallise quand même les inégalités de départ et inhibe la parole des autres. À demi réceptif, on écoute ainsi parler celui qui, de son exil étudié, se permet aujourd'hui de jouer le fracassé par-delà la distance de la langue et ses formes haut perchées;

[...]

Mario-limo contourne Twin-deux le fumeur obstiné du perron et toc-toc la porte obligé qu'il est de contourner les occupations hypnotisantes du dedans pour faire remarquer l'arrivée du destrier en couleur pseudo-pure qui troue la noirceur ambiante de la forêt. La troupe s'extirpe d'un coup vacarme de la maison et Twin-un qui s'en vient en deuxième ou troisième le fait au bras de Là-là ou alors non, mais pas assez loin d'elle:

mon tabarnack!

[...]

comment tu voulais que j'sache qu'y s'tappaient s'a yeule pour vrai à soir? Z'ont été chumés toute la veillée: c'tait ben parti j'trouvais. Faque, quand j'suis sorti après tout le monde

la porte claque
 une fois tremble
 la tôle
 et frissonnent
 les corps
 en émissions
 de rage fraternelle
 « on décâlice »
 ordonne
 le capitaine

*d'la maison, la caisse d'ins mains, pis
 que j'les ai vus se chamailler au ras
 la clôture avec tout le monde autour
 qui criait, ben j'ai pensé que c'tait
 un jeu faque j'ai droppé mes bières
 pour aller les faire flipper tou'es deux
 par-dessus la clôture wahaha ! Mais
 bon, après ça, le Twin-un s'est relevé
 ben vite pour me crisser un poing s'a
 gueule pis Tite-voiture, fâché à mort,
 est venu m'engueuler que c'tait pas le
 temps d'en rajouter pis que y'a rien
 de drôle à encourager deux frères à
 se battre de même à Noël en plus, j'le
 reconnaissais pu...*

– P en propos de bar, plus tard ;
 [...]

les Twin accotés rudes sur l'ai-
 leron maintenant cabossé de la
 fusée garée s'explosent de coups
 saignants devant une foule en
 témoins incapables d'imposer la
 paix jusqu'à ce que Mario décide de
 protéger le bolide coûte que coûte
 avec sa haute stature et sa voix
 impétueuse qui fait fonctionner
 la séparation à coups de menaces
 onéreuses. Par l'imposition réussie,
 la guerre physique cesse, mais celle
 orale reprend de plus belle alors
 que les autres se rejoignent blasés à
 l'intérieur. « Salut Lucie, t'as passé

une belle soirée? Joyeuses fêtes en passant.» Traversant les mots en morts, Tite-voiture, dernier rempart de la paix fraternelle, risque gros et ramène Twin-un à part dans l'arrière-cour de sa jeunesse à lui et renonce pour eux deux à la suite nocturne et à ses promesses festives annuelles, on se reprendra le 31;

bébé ça va? Dis quelque chose, c'est lourd. T'es-tu correct? Je l'aime pas ton frère, tsé. C'est tellement dommage, vous vous entendiez tellement bien à soir. Penses-tu que tu vas être correct pour le souper de famille demain? Tu veux-tu qu'on rentre à maison?

– Là-là en désamorce, limousine;
[...]

direction pas la lune pantoute, Mario-limo écoute l'injonction et repart le moteur en silence temporaire et dégraduel avec deux absents du bar à rejoindre: Twin-un grand bagarreur-bagarré et l'autre-son-ami Tite-voiture, résident du lieu et secoué par la mère d'inquiétudes. Sous les astres, ils s'astreignent au silence réparateur en immobilité

du dos, couchés-mouillés sur la
glace fragile du lac bordant cette
maisonnée où tout finit toujours
pareil;

[...]

partout
sur la nuit
il neige
gris feux d'artifice
et la lune
éclaircie
ne s'atteint pas
des yeux
non plus

plombier en résidence

Alice Guéricolas-Gagné

La santé c'est la vie dans le silence des organes.

René LERICHE

Dans l'architecture du monde, on peut reconnaître les structures de nos propres corps. Ces correspondances s'observent tous les jours: voiture bloquée au feu rouge comme un caillot bloquant l'artère d'un vieillard, ascenseur circulant verticalement comme le sang dans nos veines, tunnel de métro comme un grand tube digestif.

Plusieurs dispositifs de nos habitations sont aussi à notre image, ou peut-être est-ce l'inverse, car le corps est notre première maison: les paupières-volets, les couvertures-peaux, les fils électriques serpentant dans les murs comme autant de nerfs sous notre épiderme. Les systèmes d'alimentation cachés sous le carrelage, sous le bois du plancher ou dans le sous-sol ne se révèlent à nous que si quelque heurt survient. Lorsque tout fonctionne sans anicroche, en effet, nous ne remarquons pas ces structures qui s'animent pourtant pour nous ravitailler en eau et en électricité en plus d'évacuer nos déchets liquéfiés.

L'émergence d'un symptôme dévoile des formes jusque-là ignorées, ouvrant ainsi la voie à un monde inconnu, celui des profondeurs de notre logis malade.

C'est à l'occasion d'un dérangement – dont les symptômes s'apparentaient à de la constipation ou à un accident vasculaire cérébral – que nous avons constaté, sidérés, la ressemblance entre la vie qui anime la tuyauterie domestique et la tuyauterie anatomique.

Ces cas de symétrie ne feraient que se multiplier au fil de notre aventure plombière.

Tout cela avait commencé d'une façon imperceptible, exactement comme la mort d'un frigo dans un appartement précédent, dans une autre ville (interminable agonie d'un frigo qui ne voulait pas mourir). C'est le Canari¹ qui a donné l'alerte, renaissant en un ultime sursaut de sa panne de six mois. Son cri du cœur, comme une clé de lecture, nous a permis de relier entre eux les autres symptômes et d'enfin donner un sens au chaos dans lequel nous étions plongés.

Dans la cuisine, l'eau de l'évier stagnait en de longs borborygmes, et le lavabo répondait depuis la salle de bain. Il n'en fallait pas plus pour déclencher chez nous les pires angoisses; tout en nous rongant les sangs, nous tentions de l'accompagner en restant au chevet de son écoulement difficile. Cet événement apparemment anodin avait relancé la chaîne stéréo de nos pires cauchemars: nous imaginions déjà le bain, la toilette; toutes les entrées et les sorties d'eau immobilisées par le même bouchon monumental. Sous les planchers et derrière les murs, les

1. Le surnom affectueux dont nous affublions le lave-vaisselle.

organes parlaient et nous avions soudain des oreilles pour les entendre. En proie à des vertiges paranoïaques, nous ne pouvions nous empêcher de radiographier de nos yeux perçants les canalisations de notre appartement. Ignorants du réseau de tuyaux qui se révélait à nous, nous interprétions chaque microévénement comme un signe décisif. C'était l'occasion de partir en peur : si tel tuyau qui passe ici en dessous de mon pied – nous tentions de visualiser le mal – est bloqué => la douche aussi le sera => ce n'est qu'une question de temps => la prochaine victime sera le système d'évacuation de l'appartement => inondations en vue.

La dernière fois que nous nous étions autant rapprochés du plancher, c'était pour faire des push-ups. Différentes épreuves non moins sportives se sont présentées à nous : après avoir tenté notre chance avec le couple bicarbonate-vinaigre, nous avons dû sacrifier notre naïveté sur un autel de cintres, puis ont défilé les produits les plus toxiques. Merci aux poisons polymorphes ! Nous croyant tout permis après avoir vidé les placards, ouvert le plancher, versé des liquides abrasifs un peu partout, nous nous déguisions en personnages de Mario Bros, nous qui n'avions jamais joué aux jeux vidéo, avant de nous prendre en photo, siphon à la main. Redoutant les reflux qui auraient pu nous rendre aveugles – on nous l'avait précisé avec insistance à la quincaillerie –, nous nous pliions en deux sous le comptoir, sans égard pour nos problèmes de dos. Au milieu des opérations, nous nous rendions compte qu'il y avait longtemps que nous n'avions pas autant ri. Mais nos accès d'optimisme après chaque nouvelle manœuvre étaient de courte durée, car toujours l'ombre des inondations revenait, accompagnée de la peur

atavique qui s'emparait de nous à la seule pensée de l'âge vénérable du chauffe-eau.

La solidarité prenant tout son sens en temps de crise, un invité de choix s'est ajouté à notre trio pour le dernier acte de cette tragi-comédie : monsieur Casgrain. Plombier dilettante au sens de la loi, mais praticien émérite à nos yeux, ce grand bricoleur, homme des bois tout autant que d'agriculture urbaine, a pris en charge la suite des choses et nous avons pu mesurer sa grandeur d'âme à la longueur de son fish, qui remplissait toute la cuisine. Monsieur Casgrain a rentré cet animal dans le tuyau de l'évier avant d'en ressortir une masse brunâtre dont il n'était pas peu fier. Sans doute nos tuyaux ont-ils apprécié sa compagnie, car après cette première victoire sur la matière, le système a réclamé un nouveau bichonnage en se rebloquant deux autres fois, ce à quoi monsieur Casgrain a répondu du tac au tac en refaisant les branchements du Canari et en installant même un nouveau chauffe-eau. Dans un geste spontané pour réunir fond et forme, nous avons écrit sur la paroi de ce nouveau venu cette pensée de Daniel Canty, tirée de *Wigrum* : « L'art est comme la plomberie. Tu agences les formes et cela fonctionne ou non ». Cette citation nous avait ouvert les yeux : le dompteur de fish de notre rue n'était pas seulement un valeureux combattant de l'espace domestique, il se révélait être avant tout un artiste d'avant-garde.

les mots n'ont pas
la consistance
du pain noir

Pascale Beauregard

C'est ainsi que je suis venue au monde : par une porte ouverte soudainement, une porte arrachée entre moi et les autres, le ventre ouvert de ma mère et une main sur mon corps sans que je m'y attende. Je suis née par césarienne pour une raison que j'ignore encore, et lorsque enfant je demandais à ma mère pourquoi cette opération, elle me répondait *fesses trop grosses*, mais cela ne me disait absolument rien sur mon histoire et je crois qu'elle-même ne saisissait pas le sens de sa réponse – je n'ai jamais su si elle parlait de mon derrière ou du sien –, car elle ne répétait que ce qu'elle pouvait comprendre de la vie projetée de l'autre côté de son regard. Alors voilà, quand ma mère a accouché, c'est sa mère qui l'accompagnait dans la salle, mais comme celle-ci ne connaissait pas la langue des signes, comme elle ne l'avait jamais apprise – elle n'en avait pas le temps avec sa marmaille dans ses jambes, et de toute façon, à cette époque, il n'était pas question de s'adapter, on envoyait

tous les bâtards du monde à l'internat : sourds-muets, déficients, attardés, quelle différence, ne désignait-on pas les premiers en anglais par le terme *deaf-and-dumbs*? –, elle parlait à sa fille comme si celle-ci l'entendait, en la regardant et en bougeant ses lèvres sans s'arrêter, sans ralentir le débit de sa voix, sans articuler plus distinctement, oh certes, parfois elle inventait un petit geste pour apporter un peu de richesse à la conversation qu'elle entretenait avec son enfant, les deux mains ensemble pour dire *toi et moi*, les deux poings qui tremblent pour dire *il fait froid*, sans jamais plus de nuances, et de cette manière, ma mère a dû saisir entre deux contractions ce que ma grand-mère lui rapportait des propos du médecin, elle a dû attraper un mot et y en greffer un autre pour donner un peu de sens à tout ce charabia. Ainsi, lorsque ma grand-mère s'est écriée *Suzanne, ton bébé se présente par les fesses*, ma mère a saisi *fesses* seulement, et comme ce mot flottait seul dans sa tête, aucune image ne lui venait à l'esprit, alors d'une manière tout à fait aléatoire, elle y a ajouté *grosses*, et j'imagine aujourd'hui avec les indices que j'ai recueillis que je me présentais par le siège. Oui, voilà, ça me revient maintenant : je refusais de pointer le bout du nez, je résistais au piège installé pour moi – je n'allais tout de même pas sauter tête première dans ce filet –, alors je suis restée positionnée à l'envers dans le ventre de ma mère pour éviter d'être avalée par le monstre qui m'attendait, mais ça ne reste qu'une idée, une supposition, peut-être la réalité était-elle tout autre, peut-être que j'arrivais au monde avec des fesses énormes et que ces fesses ne passaient pas dans le col utérin de ma mère, peut-être suis-je restée la tête prise dans son vagin à suffoquer et à manquer d'air, cela expliquerait pourquoi j'ai souvent l'impression d'étouffer, surtout quand j'entre en voiture dans un tunnel ou sur un

pont, peut-être ces malaises qui me reviennent fréquemment émergent-ils d'un traumatisme vécu à ma naissance, je ne le sais pas, je ne le saurai jamais, car toutes les informations que j'ai reçues se révèlent fausses, toujours, ou du moins ne sont-elles pas validées – par un vrai père, une vraie mère, une autorité quelconque –, alors vous voyez, si ma mère n'était pas au courant des détails de son propre accouchement, comment aurais-je pu les connaître, comment les connaîtrais-je jamais, si ce n'est en remontant à tâtons le fil tordu de ma mémoire ?

*
* * *

À ma naissance, mes parents se sont dit voici notre sauveuse, elle arrive avec la mission très grande d'apaiser notre souffrance en comblant nos manques, et nous ne parlons pas ici de l'audition, nous parlons des carences de l'âme, puisqu'on ne nous a jamais considérés, c'est-à-dire qu'on nous a considérés comme des cancren – aussi bien dire qu'on a nié notre existence. À peine entrés dans l'enfance, on nous a placés dans des centres, on nous a mis dans des instituts spécialisés où on nous a accueillis à bras ouverts en nous disant voici, mon enfant, nous te faisons le plus beau cadeau que tu pourras jamais recevoir, le cadeau de la langue, puisque avant d'arriver dans ce pensionnat, tu étais sans parole et sans histoire, un garçon qui se berce sur son balcon à longueur de journée, un garçon qui n'attend rien du monde et qui ne sait surtout pas ce qui l'attend, par chance, un garçon sourd et muet comme une plante oubliée à l'ombre, et la chaleur des rayons qui ne l'atteint pas, qui ne l'atteindra jamais, un garçon qui a froid depuis l'enfance et qui a toujours eu, jusqu'à maintenant, les extrémités gelées, la mémoire a un corps et ce froid,

papa, tu l'as gardé jusqu'au bout de tes doigts, même si à huit ans on t'a offert une chaleur autre, une chaleur que tu ne connaissais pas, la chaleur du clerc qui dit *moi remplace Dieu*, qui dit *moi remplace papa*, un peu plus et il dit *moi remplace toi*, la chaleur du clerc qui te prend dans ses bras et qui baisse son pantalon pour que tu puisses toucher à son membre, à ce moment tu te sens aimé et tu aimes en retour comme il te montre à aimer, tu te crois privilégié, tu es son préféré, c'est ce qu'il te raconte pour t'attirer dans son piège, tu ne sais pas que les 200 autres enfants du collège sont aimés autant que toi, tu ne sais pas que les clercs ont délimité leur territoire et qu'ils ont établi entre eux une entente, le petit blond pour moi, il me plaît vraiment, on dirait un ange avec ses boucles dorées et son visage innocent, je serai pour lui un maître, je lui donnerai le monde, je lui donnerai une langue, bien sûr je ne lui apprendrai que ce qui m'arrange – les mots qui dérangent, je les laisserai dans le néant puisqu'ils y sont déjà –, je le modèlerai comme Dieu me le demande, il sera obéissant, il sera gentil et sage comme un agneau prêt à être sacrifié, il sera notre instrument de piété et, surtout, notre feu de joie, puisque nous aussi nous avons froid, nous aussi nous avons nos manques vis-à-vis de nos parents, ce n'est un secret pour personne que nous venons de la misère noire, nous venons du néant de la parole à notre façon, le néant de la parole de nos pères qui revenaient des champs avec une sangle prête à fendre les paumes, qui revenaient avec la mission de remettre l'ordre dans la maison, vous voyez, à chacun son destin, à chacun sa mission, c'est la même chose pour tout le monde, auriez-vous vu un père revenir des champs en disant oui mon enfant vos désirs sont des ordres, et nous aurons une bonne discussion à propos de vos sentiments, et ce sera la même chose pour tous les

autres enfants de la horde, nous parlerons la nuit et le jour et la nuit encore, jusqu'à ce que nos récoltes périssent dans les champs, jusqu'à ce que nous n'ayons plus rien à nous mettre sous la dent, nous parlerons jusqu'à la fin des temps, nous irons à l'église mettre le corps du Christ sur notre langue et cela sera suffisant, voyez mes enfants comme il est bon de se parler sans limites, nos récoltes attendront que le bon Dieu les ressuscitent, vous voyez cette logique de la parole qui déborderait à l'excès, les mots n'ont pas la consistance du pain noir, ils ne servent à rien d'autre qu'à gémir et à se répandre comme du vent, alors à quoi bon parler, vous voyez, il y a longtemps que les mots manquent à la vie, et moi ce que je pense vraiment, je vous le dis, c'est que la parole est toujours morte, en tout cas pour moi, puisqu'elle ne sort pas par le chemin de la gorge, elle sort par les mains, par les doigts, peut-être parce que c'est avec ces mêmes mains et ces mêmes doigts que j'ai appris, moi aussi, à dire oui, tout le temps.

Colette

Lucile de Pesloüan

Je me suis toujours demandé
Si j'aurais dû te dire que j'aimais aussi les filles
Sans doute le savais-tu
Je pense souvent
À ce que j'aimerais partager avec toi
Ceci ou cela
Mais à la place
La pivoine remplit un espace
Je me suis toujours demandé
Si tu avais mal au cœur des fois
Mon chat lui a mal à la gorge
Il a la voix rauque
Je lui donne des bains de vapeur
Et moi
Qui me donnera des bains de vapeur
Pour que j'aie moins mal que tu sois partie

Un petit coin d'enveloppe
Dépasse de ma boîte aux lettres
Et si c'était toi ?
Comme ces lettres qui arrivent
Des dizaines d'années plus tard
Après un naufrage
Je me dis peut-être
Je tire sur le petit coin de l'enveloppe
Qui dépasse de ma boîte aux lettres
Et si c'était toi ?
Ce n'est pas toi
Pas encore

Toutes les nuits
Je rêve que je me perds
Dans les couloirs de l'université
Je ne connais pas ma salle
Je ne me souviens pas du cours que j'ai choisi
J'erre je panique je réfléchis je tourne en rond
Je voudrais rêver de toi
Ça n'arrive jamais
Mais je me promène souvent
Dans ton appartement
Je repars avec un sac de livres
Je voudrais charger tous tes livres
Sur mes épaules
Je voudrais faire autant de voyages
Qu'il est nécessaire
Pour emporter ta littérature
Et la placer au cœur de la mienne

Nous avions des codes secrets
À la fin de tes lettres
Toujours tu me disais
Cette phrase si belle
Que tes ancêtres amoureux s'échangeaient
Toujours quand je la lisais
Je m'imaginai ce beau marin sur son bateau
Le vent l'empêchant de bien tenir sa feuille
Le dos courbé
Évitant ainsi les éclaboussures
De l'eau salée sur ses mots
Je m'imaginai sa femme
Restée sur l'île de Groix
Lire ses mots que tu m'adresserais des années plus tard
Tu m'as dit un jour
Que si je recevais toutes les lettres que tu m'écrivais dans
ta tête
Ma boîte aux lettres n'aurait pu les contenir
Savais-tu que c'est mon cœur qui aurait alors explosé ?

Tu lui ressembles
Me dit-il
Il regarde la photo
Tu sais celle où tu poses pour la pièce de théâtre
Celle que j'ai encadrée
Celle que j'aime tant
Tu ressembles aussi à ma mère
Me dit-il
Ça c'est bizarre
Je me demande
Est-ce que cela lui plaît
Moi en tout cas
J'aime ressembler
À une femme que je ne connais pas
Je l'imagine en noir et blanc
Dans un cadre ovale
C'est l'image que je me fais du souvenir

Un jour tu m'as fait remarquer
Que mon écriture évoluait
Elle devenait
Plus régulière
Plus personnelle
Tu quittes l'enfance
M'as-tu dit
Mais mon enfance
Je l'ai vraiment quittée
Le jour où tu es morte



penser la création avec paul kawczak

Comment intégrer la lecture dans l'écriture? Quelles frontières entre la pratique et la théorie?

J'ai une très mauvaise mémoire – j'en ai eu une excellente plus jeune, puis un jour elle a disparu –, aussi, j'oublie beaucoup de ce que je lis. Avant, cela me déprimait, je me disais à *quoi bon lire!* Je voyais des gens avec une très grande culture parler de ceci et de cela, de façon très assurée, et moi j'avais tout oublié. Je me rappelle à peine de quoi parle ma thèse, c'est vous dire... Et puis un jour, j'ai entendu une émission sur Nietzsche et l'oubli sur France Culture¹, l'émission d'Adèle Van Reeth – je l'aime bien, Adèle Van Reeth –, et là, on me dit que non seulement Nietzsche, il trouve que l'oubli est la condition du bonheur, mais qu'il l'assimile en plus à la digestion, allant jusqu'à parler d'*absorption psychique* (*Généalogie de la morale*). Un peu après – disons une semaine –, je retombe sur cette citation de Montaigne – que j'avais bien sûr oubliée: *Je feuillette les livres, je ne les estudie pas: ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnois plus estre autrui*. Et là, je me dis: *Bingo!* Quand je mange du poulet, le poulet

1. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/loubli-14-nietzsche-toute-action-exige-loubli>

me sert à être et à agir, je le fais mien, il n'est plus poulet, il est moi. J'ai vite *oublié* le poulet, mais quand je marche, il m'aide un peu à me tenir debout, il *me produit* un peu. Eh bien, c'est pareil pour la lecture, je fais le texte mien, et quand j'écris, il est là sans que je le sache. Je l'ai digéré.

Alors comment intégrer la lecture dans l'écriture ? Il me semble, dans cette optique, qu'il faille d'abord s'émanciper de cette idée qu'il n'y a qu'une seule façon de lire. Je recommande à ce sujet la lecture du livre de Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Celui ou celle qui parle et parle et parle de choses trouvées dans les livres – ou dans les journaux, ou sur Internet –, avant tout, il ou elle obéit à l'injonction sous-jacente à notre système éducatif et à nos valeurs culturelles qui demande de *tout* lire et retenir, ânonner et régurgiter comme une maman manchot dans le gosier de son petit. Notez que vous pouvez être le bébé manchot et vous nourrir des doctes. Lisez comme vous le souhaitez, digérez, laissez parler les doctes. Ça ressortira dans votre écriture. Peu importe ce que vous lisez, l'idée est de brasser du langage. Pratique, théorique, peu importe.

Mon activité salariée d'éditeur m'amène parfois à conseiller des lectures aux personnes avec qui je travaille. Souvent, il s'agit de mettre la personne qui crée en contact avec des régimes littéraires qui m'ont marqué et qui me semblent faire écho à son écriture et pouvoir l'amplifier. Il s'agit généralement de cadences, de rythmes, de style, de ces choses qui se décrivent mal et qui découlent directement du vivant – le style est le produit d'une poussée, non d'une intention, écrit Barthes. Ce n'est pas une science exacte. On ne choisit pas ce qu'on absorbe, mais on peut, dans une certaine mesure, en prendre conscience. Le tra-

vail d'édition implique selon moi cette conscience de l'absorption. Consciemment, je projette alors ma digestion dans celle de l'autre. Moi-même, je me mets à lire certains textes dont m'a parlé l'autrice ou l'auteur du manuscrit que j'édite, pour m'imprégner. Un peu comme des personnes qui passent du temps ensemble finissent par influencer mutuellement leurs microbiotes intestinaux. Travailler un texte avec quelqu'un, oui, c'est travailler avec un savoir et un faire, mais c'est aussi travailler avec une chair autre, nourrie de certains livres, proche et différente à la fois.

L'enseignement de la création littéraire, c'est l'enseignement de la créativité ou de la création du texte ?

Pour commencer, je tiens à dire que la création, qu'elle soit littéraire ou artistique, c'est pour moi *grosso modo* la même chose. Dans le monde littéraire, souvent, les gens travaillent à terminer quelque chose, un livre, un article, etc., en vue d'un produit fini : la publication. Les étudiant·e·s en arts que je côtoie sont plus investi·e·s dans le processus de création en lui-même. Ils et elles créent régulièrement pour créer, et ceci même hors institution, hors reconnaissance. C'est du côté des arts que j'ai découvert cette phrase de Robert Filliou : *L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art*. Pour ma part, j'ai rapatrié cette philosophie dans mon rapport à la littérature. Ce qui m'intéresse, ayant le cul entre les chaises des lettres et de l'art, c'est avant tout la créativité – et donc *in fine* l'abolition de cette dualité lettres/art. La création, ainsi perçue, est de même nature que la vie, un agencement perpétuellement changeant, aveugle et infini.

Pour penser la créativité, j'imagine que je suis fait de pâte à modeler, et que chaque point de cette pâte possède une particularité. Les points sont mouvants: des fois ils se retrouvent dans certaines organisations, des fois dans d'autres. En fonction de cela, je ressens des choses. Je me sens plus ou moins en adéquation avec le monde. Je m'y oppose ou je m'y vautre. La créativité, c'est être attentif à ces organisations évolutives de ma pâte à modeler et les favoriser. Il y a deux façons principales de favoriser les évolutions de la pâte: la nourrir (par exemple, par la lecture), lui faire vivre des aventures (l'aventure peut être au coin de la rue). *Nourriture* et *Aventure* – comme des oursons devenant ours, marchant toute la journée dans la forêt derrière leur mère en mangeant diverses choses –, voici selon moi les bases de la créativité. Enseigner la créativité, c'est amener des personnes à prendre conscience de la façon dont elles veulent se nourrir et des aventures qu'elles peuvent vivre. Il ne s'agit en aucun cas de leur dire quoi manger et quelle aventure vivre. Se situer et absorber le plus librement possible. Ça, pour moi, c'est le plus important. Ensuite, oui, bien sûr, on peut enseigner des techniques de création de texte, j'imagine. Mais ça sera surtout des cas particuliers de *Nourriture* et d'*Aventure*.

Un exercice (ou une contrainte) que vous proposez à vos étudiant·e·s/auteur·e·s.

Je n'enseigne pas la création littéraire – il m'est arrivé seulement d'enseigner en art par les hasards de la vie –, mais comme je le disais, la création, pour moi, en art ou en lettres, c'est la même chose. L'exercice que je donne-

rais est : *écrivez au sujet de la chose dont vous aimez le plus parler*. Il me semble qu'on peut aller bien plus loin en soi en suivant le chemin le plus facile. Si j'aime parler de la guerre par exemple, de la Seconde Guerre mondiale, si je suis intarissable sur l'aviation allemande de guerre, alors soit, parlons de la Luftwaffe ! Il doit bien y avoir quelque chose de fondamentalement résonant avec mon expérience d'existence dans l'image que j'ai des Messerschmitt en piqué mitraillant de pauvres civils le long des routes de France – l'exemple que je donne est arbitraire, les Messerschmitt ne m'intéressent pas tellement, personnellement. Mon truc à moi, c'est écrire sur les serpents – il doit bien y avoir quelque chose là-dedans qui va révéler un peu de mes secrets, de mes peurs, de mes aspirations. Encore une fois, je m'imagine comme un gros tas de pâte à modeler. Avant tout, je veux qu'il existe ce tas, qu'il vibre, qu'il aille selon sa pente naturelle, qu'il frétille ; alors là, je pense que je favoriserai sa tendance à s'organiser et à évoluer, et si vous m'avez suivi jusque-là, vous comprendrez qu'ainsi je favorise la créativité.

La création est la seule chose qui me console réellement – sinon, je suis d'un naturel très triste –, le seul moment où je crois un peu au tas de pâte que je suis. Quoi de plus ennuyant que le reste ! Il faut revenir à la base : avant tout, il y a nos viandes.

Les programmes (ou cours) de création littéraire sont-ils des fabriques d'écrivain·e·s ou des laboratoires de formes? Doit-on envisager la professionnalisation comme un écueil ou un objectif?

Selon moi, les programmes de création en général doivent viser à libérer et épanouir les personnes. Leur faire prendre conscience qu'elles sont de la pâte à modeler et favoriser leurs organisations évolutives. On ne « fabrique » pas un·e écrivain·e. La professionnalisation de la création n'a aucun sens. Si l'on envisage le travail comme la mise en forme limitée et utilitaire de la pâte de la vie, la création va à l'encontre du travail (on retrouve cette idée dans les livres de Bataille sur l'érotisme). La question première est celle de l'organisation du travail et notamment du dogme de l'attachement du salaire au travail. Aujourd'hui, on vous met un pistolet sur la tempe et on vous dit *Tu travailles ou j'appuie* (je reprends l'image à l'économiste Frédéric Lordon). Si vous n'avez pas de revenu, dans la majorité des cas, on ne vous autorise pas à vivre. Tout est passé au crible de la professionnalisation. Un·e artiste subventionné·e doit envisager sa pratique comme un travail, se considérer comme une microentreprise (néolibéralisme, quand tu nous tiens!). Tant que le salaire ne sera pas indépendant du travail (je pense au modèle du salaire à la personne de l'économiste Bernard Friot), la création sera subordonnée à des formes de professionnalisation qui n'ont fondamentalement rien à voir avec elle. Il m'apparaît fondamental de rappeler ceci aux étudiant·e·s d'un cours de création.

Bien sûr, on ne fera pas la révolution demain matin et, dans les faits immédiats, on ne peut, par exemple, pas cracher sur les subventions. Un parcours de créa-

tion comporte inévitablement un enseignement pratique concernant les différentes possibilités de financement et les façons de développer une « carrière ». Certes. Mais, il m'est arrivé de voir cet enseignement empiéter sur celui de la création pure à l'université, que ce soit dans les discours ou dans les faits. Il m'apparaît essentiel de protéger l'université des discours du marché. De ne jamais minorer, ainsi, le fait que les subventions sont également lénifiantes et socialement discriminatoires. Que le travail et l'art sont deux choses qui parfois se ressemblent, mais sont néanmoins de nature différente.

lettre à alain deneault

UN HOMME DEBOUT EST-IL AUSSI UN HOMME SEUL ?

Marie-Célie Agnant

Les organisateurs et leur public espéraient sans aucun doute une soirée de semailles d'idées non délayées: une soirée de paroles libres. Ils l'espéraient, inscrite dans « cette poussière que soulève la vie humaine et de ce grand bruit et de cette rumeur de piétinement qu'elle fait entendre » (Paul Nizan). Entre les envolées lyriques, et cette coutume angélique que sont les déclinaisons de professions de foi révolutionnaires, je me préparais à engranger, à la suite de ma lecture, les mots d'appréciation émue que – à la manière de condoléances – m'offrent les âmes sensibles en pareilles circonstances. En règle générale, c'est le moins que l'on puisse faire, se dit-on. Tout en parlant, elles me gratifieraient de quelques tapes dans le dos: « Ce qu'on te comprend. On comprend ton combat, on sent ta révolte... on te soutient ! » La soirée terminée, les papiers rassemblés, on s'en irait prendre un verre bien mérité, et moi, je rentrerais dans mon logis, retrouver mes tourments.

Mais ce soir-là, tout semblait différent, car vous étiez présent. J'eus l'occasion de vous rencontrer.

Je m'étais assise à votre droite. À gauche, un autre siège : vide. Je l'avais proposé à une poète perchée sur des échasses, arrivée quelques minutes avant que ne débutent les déclamations, et qui cherchait une des rares places encore non occupées. D'un geste de la main dénué de toute grâce, le regard hautain – puisqu'elle se voyait déjà engagée sur ce chemin lumineux de la célébrité –, dans un tourbillon froufrouant de volants, elle m'avait signifié son choix d'une rangée de participants peut-être plus convenables.

Comment, devait-elle se dire, poète couronnée, avec son nom bien imprimé sur un premier opuscule, se retrouver au même rang qu'une clandestine ? Juchée sur sa certitude, elle avait beau ne susciter en moi qu'une vague pitié, j'avais senti malgré tout dans la poitrine, un peu à l'endroit du cœur, le coup de poing habituel dans ces situations. L'important, m'étais-je dit, au bout d'un moment, c'était qu'il n'y aurait personne d'autre que moi pour accaparer votre attention.

Je me suis mise soudain à me réjouir de votre solitude, car ce tumulte permanent en moi, ce poids sur ma peau et dans mes veines, obsession venue d'aussi loin que cette grande Histoire, tout cela, oui, je comptais vous le confier. Mon trop-plein de paroles et de sourdes colères, ce trop-plein de tout avait besoin de vous et j'attendais, impatiente, cette lecture politique humble et sans détour que permet votre regard ouvert sur le monde, lecture porteuse de promesses, en ce temps, comme le dit Nizan, où *les philosophes s'abstiennent, [...] vivent dans un état de scandaleuse absence.*

Nizan ? C'est vieux... dépassé (j'entends les censeurs, les partisans du langage autorisé). Dépassé par qui, ou quoi ? *Par la philosophie sans rime ni raison ? Celle de la générosité paresseuse, [...] qui demande quelles peuvent être les relations de la philosophie et des hommes ?* C'est que je voulais surtout vous parler du passé toujours à fleur de peau ici, là-bas, partout ; le passé, qui de passé ne porte que le nom ; vous parler des braises rougeoyantes, de ces feux qui couvent ici et là, prêts à tout embraser, de ces guerres qui ne disent pas leur nom, et des chiens de garde, les crocs toujours dehors.

Les applaudissements pleuvaient. Les lectures se succédaient : tiédeur... discours prédigérés... fêlures... idées fossilisées... marasme...

Vides impossibles à combler...

Rien ne permettait, dans ce flot continu, d'évoquer la rigueur nécessaire par les temps qui courent, l'engagement sans fard.

À peine distraite par la litanie malhabile et prétentieuse – puisque baignant dans ce paternalisme exacerbé et inconscient – qui, obstinément, suivait son cours, j'attendais le moment d'échanger avec vous, sinon quelques idées, du moins quelques phrases.

L'homme libre, ou encore celui qui ose se tenir debout, est-il aussi un homme seul ? Je comptais vous poser la question. Quel plaisir ce serait, me disais-je, de pouvoir effleurer, enfin, cet esprit décapant et sans entraves qu'est le vôtre.

À propos de ses personnages Hadrien et Zénon, Marguerite Yourcenar explique que la façon la plus profonde d'entrer dans un être est de tâcher d'entendre, de faire silence en soi pour entendre ce qu'il pourrait dire

dans telle ou telle circonstance. Faisant fi du vacarme, j'ai donc essayé d'imaginer ce que pouvaient susciter en vous ces discours de circonstance, puis j'ai convoqué le silence pour vous entendre clamer votre refus des mots creux et des bâillons, qu'importe le prix.

Vous preniez la parole à la fin de la soirée. J'ai compris, en vous écoutant, que j'avais croisé, ce jour-là, un homme de tous les territoires, de ceux qui, *profondément engagés dans la présence et la matière humaine*, exècrent boniments et euphémismes, refusent la posture qui convient *aux sténographes de l'ordre*, et savent *expliquer la nécessité de le dépasser, voire de le subvertir*, car ils ne craignent ni les décideurs ni leurs chiens de garde.

Je me trouvais, me disais-je, aux côtés d'un homme debout, porteur des mots des multitudes que l'on condamne au silence et à la peur. Vos paroles faisaient retentir les échos de tous les cris contre les persécutions et l'injustice, contre la misère et l'exploitation. J'ai su que vous ne vous étiez pas retrouvé dans cette salle pour simplement «apporter votre pierre à l'édifice», vous contenter d'exprimer un choix politique et idéologique brinquebalant, qui changerait de cap au moindre souffle du moindre alizé.

Et alors que le monde tressaille et peine sous les assauts d'un capitalisme démentiel et ravageur, que la planète se trouve littéralement dans les fers, que nous allons, telles des bêtes aveugles, à l'abattoir, dans cette époque de toutes les perversions qui fait une si large place à la «médiocratie», j'ai compris, en vous écoutant, que la liberté a un prix, que le devoir d'indignation n'a rien à voir avec les pétitions de principe et les discours de circonstance. Ce devoir d'indignation de l'homme libre, selon vos mots, est primordial, il demeure notre seul espoir. Mais il fait aussi

de cet homme libre un homme debout et, le plus souvent...
un homme seul.

P.S. Je me demande, Alain Deneault, si vous aviez remarqué que la poète en jupe, un sourire jaune sur le visage, était venue, alors que la soirée était terminée, se mettre à nos côtés. Elle tenta de vous interrompre pour me tendre une main, tandis qu'attentive, je buvais vos paroles qui n'empruntaient ni le ton des condoléances ni celui de la commisération. À gauche, le siège était demeuré vide. La poète était toujours là, debout. Elle attendait je ne sais quoi, ni pourquoi, à ce moment-là. Qu'avait-elle eu le temps de saisir et qui l'avait rassurée? Que je faisais, que nous faisons peut-être partie, devait-elle se dire soudain, du même sérail qu'elle? Une question philosophique, certainement. Elle n'a pas su vous la poser, se contentant d'étaler son sourire jaune. Mais le froufrou de sa jupe ne pouvait vous atteindre. Nous parlions de l'ouvrage *Noir Canada* – de ces mots qui, malgré les bâillons, éclatent et résonnent ici et là, partout.

a u t e u r • e • s

Marc-André Cholette-Hérroux est né la première semaine de 1990. Plus tard, son parcours littéraire à l'Université de Montréal l'a amené à beaucoup parler de poétique. Il s'est joint à l'équipe de *Mœbius* lors de sa refonte en 2016. Il s'intéresse aux vins, aux poêles en fonte, à la précision et aux fissures de granite. Il habite à Montréal.

Clara Dupuis-Morency est écrivaine. Elle est membre du comité de rédaction de *Mœbius* depuis 2016. Elle a publié *Mère d'invention*, aux éditions Triptyque en 2018. Elle croit à la juste rémunération des écrivaines et écrivains, et de celles et ceux qui composent le milieu littéraire.

Poète, nouvelliste, romancière et traductrice, née en Haïti, **Marie-Célie Agnant** vit au Québec. Certains de ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues. Elle publie également des ouvrages destinés aux jeunes. Elle a reçu en 2017 le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec pour *Femmes des terres brûlées* (poésie), publié aux éditions de la Pleine Lune.

Pascale Beauregard est née en 1981 et a grandi à Saint-Jean-sur-Richelieu. Elle est titulaire d'un baccalauréat en littérature comparée de l'Université de Montréal et a obtenu tout récemment un certificat en création littéraire à l'Université du Québec à Montréal. Elle a fait paraître plusieurs de ses textes en prose et en poésie dans la revue *Art Le Sabord*. L'autrice vit à Montréal, où elle travaille à la rédaction de son premier roman.

Natol Bisq est un écrivain d'expression française, résidant sur l'axe Rome-Amsterdam. Ses textes sont publiés ou prévus dans des revues françaises (*Moltogone*, *Sabot*, *La Coudée*, *Isophrénie*), belge (*Le Mot: Lame*), québécoise (*Caractère*) et italienne (*Neutopia*), ainsi qu'en ligne sous forme d'un dictionnaire interactif. Son premier roman est en cours de finalisation. Bisq est également connu sous le nom de l'artiste plasticienne Ada Somín.

Né en 1967 en Lorraine, **Daniel Bourrion** est conservateur des bibliothèques à l'Université d'Angers, où il s'occupe plus particulièrement de problématiques numériques. Il considère le Web comme un espace d'écriture infiniment explorable. Il publie ses écrits, indifféremment, en format papier ou en format numérique. Son atelier à ciel ouvert est son site Web, Face Écran. Ses derniers textes longs, *Lieux*, *Légendes* et *J'ai été Robert Smith*, sont tous parus aux éditions publie.net.

Jules Marie est né dans la région du Témiscamingue et étudie aujourd'hui la maîtrise littéraire à l'Université McGill. Ce qui veut dire qu'avant d'écrire, il conduisait des tracteurs, mais peut-être que non aussi.

Artiste touche-à-tout, **Alice Guéricolas-Gagné** a publié *Saint-Jambe*, lauréat du prix Robert-Cliche 2018. Elle été commissaire de l'exposition collective *Artefacts saint-jambiens*, qui prolonge la mythologisation du territoire entreprise par le livre. En plus de s'impliquer comme écrivaine et interprète au sein du groupe de rétroprojections et poésies Les Tyroliennes saint-jambiennes, elle écrit pour le projet *Au bout des doigts* du Théâtre des Petites Âmes. Elle s'intéresse de près au monde des marionnettes et du théâtre visuel.

Paul Kawczak est éditeur aux éditions La Peuplade et chargé de cours au Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi. Il est l'auteur de *L'extincteur adoptif* (poésie, Moults éditions, 2015) et de *Un long soir* (poésie, La Peuplade, 2017). Il publiera à l'hiver 2020 *Ténèbre*, un roman d'aventures.

Charlotte Moffet suit des études littéraires à l'Université de Montréal. Elle travaille sur l'écriture du seuil, cherche à s'immiscer entre les formes littéraires. Ses textes sont publiés en revues, puis mis en lecture sur scène. Elle est codirectrice générale et artistique du Porte-Voix, conseillère dramaturgique pour le Théâtre des Trompes et adjointe à la recherche et à la coordination pour la Théâtrothèque du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises.

Sarah-Louise Pelletier-Morin suit actuellement des études doctorales à l'Université du Québec à Montréal. Sa thèse portera sur les idées qui ont circulé lors de polémiques théâtrales récentes en France et au Québec. En marge de ses études, elle dirige un ouvrage collectif qui s'intitule *Mythologies québécoises*, réunissant une quarantaine d'essayistes et qui paraîtra en 2020 aux éditions Nota bene.

Lucile de Peslouan a commencé à publier ses textes, intimes, directs, poétiques et engagés, sous forme de fanzines. Son manifeste féministe *Pourquoi les filles ont mal au ventre ?* (Isatis) illustré par Geneviève Darling, a été traduit en plusieurs langues et a reçu prix et distinctions. Elle a également publié *Les histoires de Shushanna Bikini London* (Rodrigol) et *J'ai mal et pourtant, ça ne se voit pas...* (Isatis) qui a, lui aussi, reçu prix et distinctions. Son prochain livre *C'est quoi l'amour ?* paraîtra chez Isatis en 2020. Elle écrit aussi pour des magazines et continue toujours, de réaliser des fanzines sous le nom de Shushanna Bikini London.

Leslie Piché est issue d'une famille d'artistes de Trois-Rivières. Enseignante de français au secondaire pendant dix-sept ans, elle se consacre aujourd'hui à l'écriture poétique. Très active dans la vie culturelle lavalloise, Leslie Piché travaille actuellement sur le trait d'union : avec, ou sans...

Après avoir été ouvrière agricole, miss shooter, chauffeuse de taxi, propriétaire d'un dépanneur, capoeiriste, figurante dans des films hollywoodiens, chercheuse en patrimoine lettré et pratiques de lecture, adjointe administrative dans une firme d'ingénierie et bien d'autres choses, **Marie-Pier Tremblay Dextras** se demande où elle ira ensuite. Elle se considère comme une espionne envoyée en mission d'infiltration pour observer le monde et en rendre compte par le moyen de son écriture.

prochains numéros

N° 163

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit
dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Nicholas Dawson
(appel de textes terminé)

N° 164

Je découvre qu'on peut faire du porno durable
dirigé par Clara Dupuis-Morency et Jeannot Clair
(appel de textes terminé)

N° 165

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien.
dirigé par Marc-André Cholette-Héroux et Olivia Tapiero
Date de tombée : 16 janvier 2020

N° 166

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve
dirigé par Nicholas Dawson et Karine Rosso
Date de tombée : 16 avril 2020

N° 167

une fourchette en équilibre dans tout ça
dirigé par Gabrielle Giasson-Dulude et Baron Marc-André Lévesque
Date de tombée : 16 juin 2020

Appels de textes : revuemoebius.com/appels-de-textes/

Soumettre un texte

La longueur des textes en prose ne doit pas dépasser 3 000 mots.

La longueur des textes en vers ne doit pas dépasser 7 pages.

Les textes doivent être soumis en format .doc, par courriel, à revuemoebius@gmail.com. Le courriel doit inclure les coordonnées complètes de l'auteur-e ainsi que la mention du numéro pour lequel la soumission est proposée.

Les textes doivent être inédits. Nous n'acceptons qu'une soumission par auteur-e pour un même numéro et nous publions un maximum de deux textes d'un-e même auteur-e par année.

a b o n n e m e n t

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Pour vous abonner par carte de débit ou carte de crédit :
revuemoebius.com/abonnement

Autrement, veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste à l'ordre de

Möbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom	
Adresse	
Ville	Code postal
Téléphone	
Courriel	
Je m'abonne pour	☐ 1 an/4 numéros ☐ 2 ans/8 numéros
	☐ 3 ans/12 numéros à partir du n° _____
☐ Chèque	☐ Mandat postal
☐ 	☐ 
N°	exp. /
Signature	

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin

Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72

Courriel: info@xyzrevue.com

Site Internet: www.xyzrevue.com

SPIRALE
DONNE
À PENSER
SUR PAPIER
ET
SUR LE WEB!

magazine-spirale.com

SPIRALE

ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

EXIT

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier : 42 \$ ☐

Étranger (Transport inclus) : 70 \$ ☐

(Prix en librairie : 11,50 \$)

(les taxes sont incluses dans les prix)

Je désire m'abonner ☐ me réabonner ☐

À partir du numéro en cours ☐ ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque ☐ Visa ☐ Mandat ☐

No : Expiration : /

Signature :

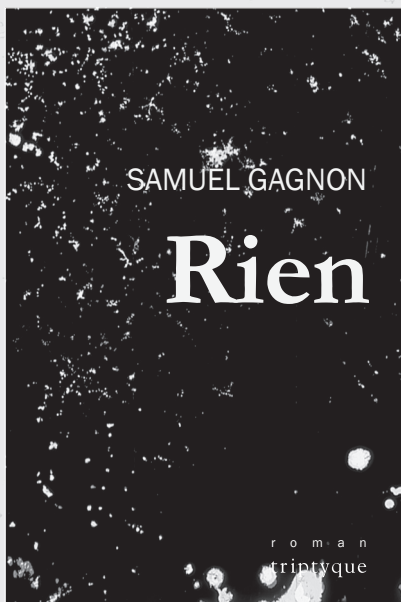
Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

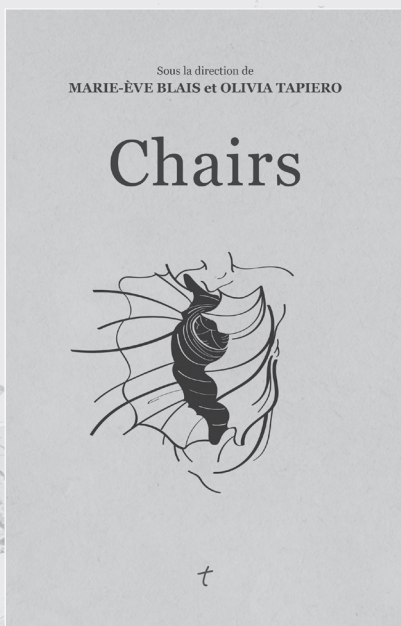
Téléphone : 514 721-9672 • Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

triptyque



Rien est un récit qui pose la question du mystère d'être soi-même, mystère que seul un voyage au cœur des faits invisibles et du silence peut élucider.



Ce livre fait chair, des voix issues de divers milieux artistiques s'y côtoient. L'espace qui les sépare est strié d'échos heureux comme d'écarts fertiles.

Mykalle Bielinski • Marie-Ève Blais
Laurence Bourdon
Philippe Dumaine • Erin Hill
Lorrie Jean-Louis
Catherine Mavrikakis • Nathanaël
Charlie Prince • Olivia Tapiero
Sarah Walou • Ouanessa Younsi

groupenotabene.com

Marc-Alexandre Reinhardt

TADMOR

Le lézard
amoureux

Ces poèmes font
l'épreuve de la
troublante actualité de
Palmyre, s'y acharnent,
sans but précis.
Un acharnement qui
tente simplement,
malgré tout, d'en
conjuré la violence.

Benjamin Hertwig

Les guerres lentes

Traduit de l'anglais par
Clara Dupuis-Morency et Adam Westra

Le lézard
amoureux

Benjamin Hertwig
nous rappelle que se
souvenir de la guerre
est un acte politique,
et qu'écrire sur la
guerre est une façon
de se souvenir.

Mœbius est une revue littéraire fondée en 1977 par Pierre DesRuisseaux, Raymond Martin et Guy Melançon. Elle a été dirigée pendant trente-cinq ans par Robert Giroux. *Mœbius* paraît quatre fois par année.

Directrice

Marie-Julie Flagothier

Rédactrice en chef

Karianne Trudeau Beaunoyer

Comité de rédaction

Marc-André Cholette-Héroux, Jeannot Clair, Nicholas Dawson, Clara Dupuis-Morency, Gabrielle Giasson-Dulude, Baron Marc-André Lévesque, Chloé Savoie-Bernard et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conseil d'administration

Lise Bizzoni, Jean-Benoit Cormier Landry, Marie-Julie Flagothier, Julia Pawlowicz, Patrick Poirier et Karianne Trudeau Beaunoyer

Conception graphique

Marc-André Cholette-Héroux et Roxane Desjardins

Illustration de couverture et calligraphies

Julie Delporte

Graphisme de la couverture

Marc-André Cholette-Héroux

Infographie

Isabelle Tousignant

Révision linguistique

Julie Loncin

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal. *Mœbius* est membre de la SODEP et de la FQLL.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
et des lettres
Québec



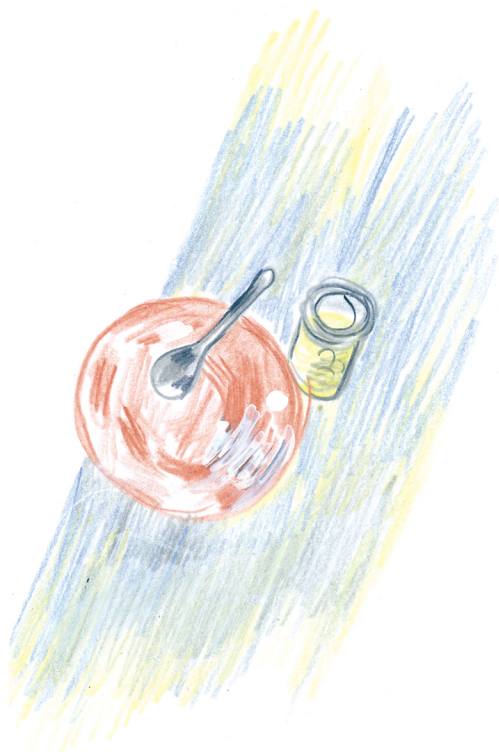

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ce cent soixante deuxième numéro a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis imprimeur inc., à Montmagny (Québec),
en novembre 2019, pour le compte de la revue *Möbius*.

Ce cent soixante-deuxième numéro a été préparé sous la direction littéraire de Clara Dupuis-Morency et Marc-André Cholette-Héroux.

Clara Dupuis-Morency est écrivaine. Elle est membre du comité de rédaction de Moebius depuis 2016. Elle a publié *Mère d'invention*, aux éditions Triptyque en 2018. Elle croit à la juste rémunération des écrivaines et écrivains, et de celles et ceux qui composent le milieu littéraire.

Marc-André Cholette-Héroux est né la première semaine de 1990. Plus tard, son parcours littéraire à l'Université de Montréal l'a amené à beaucoup parler de poétique. Il s'est joint à l'équipe de Moebius lors de sa refonte en 2016. Il s'intéresse aux vins, aux poêles en fonte, à la précision et aux fissures de granite. Il habite à Montréal.



c'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent

Avec des textes de

Pascale Beauregard

Natol Bisq

Daniel Bourrion

Jules Marie

Alice Guéricolas-Gagné

Charlotte Moffet

Sarah-Louise Pelletier-Morin

Leslie Piché

Marie-Pier Tremblay Dextras

Lucile de Pesloüan est l'écrivaine en résidence

Paul Kawczak pense la création

Marie-Célie Agnant écrit à Alain Deneault



13,95 \$

ISBN: 978-2-924781-20-3



9 782924 781203